

Le Canard en... K.G.

Première année - No 12
12 AVRIL 1941

Numéro spécial de PAQUES 1941

SIÈGE SOCIAL : Bureau du Colonel

Le Numéro 0.25 L.M.
Officiers, le mois : 0.50 L.M.
Hommes de Troupe 0.10 L.M.

BOURNAZEL

par P. ROBERT



Je suis sûr qu'une crête est occupée par nous quand, dans mes jumelles, j'y aperçois la tunique rouge de Bournazel. Ainsi me parlait mon chef de la Grande Guerre, le général Boichut, commandant supérieur des troupes du Maroc, alors qu'en Août 1926, il était venu inspecter mon poste du sud marocain.

Il a été beaucoup dit et écrit sur le capitaine Henry de Lespinasse de Bournazel. Loin de moi l'intention de retracer sa vie. Je voudrais seulement rapporter ici quelques souvenirs personnels sur ce camarade de mes belles années du Maroc.

J'avais connu Bournazel pendant la Grande Guerre, à Saint-Cyr, où, pendant plusieurs mois, nous avons couché dans la même chambre, travaillé dans la même étude, mangé dans le même réfectoire. Rien dans ce jeune adolescent blond ne faisait prévoir le futur héros dont, plus tard, une promotion prendrait le nom. Il aimait lui-même à raconter qu'il s'en était fallu de peu qu'il ne fût pas nommé aspirant à la sortie de l'École.

Un soir de Décembre 1921, après une longue journée de voyage, la draine partie de Fez le matin m'amenait à la gare de Taza. Sur le quai, dans l'ombre, j'aperçus un burnous rouge. Bournazel s'avance vers moi et m'annonce que je suis affecté au même escadron que lui. Pendant le trajet de la gare au camp Girardot, nous bavardons. Il m'interroge sur la France, les courses, les camarades. Après un silence, il me dit : « Fini, mon vieux, tout cela, plus de chevaux, plus de courses, plus de photos sur le « Sport Universel », mais tu verras il y a mieux ici ».

En effet, je devais voir ! Un soir, à l'appel, je vis quelques spahis, grands gaillards du Sud-Oranais, s'approcher de mon camarade et lui baiser l'épaule. Surpris, j'interrogeai Ali Lakdar, l'officier indigène de l'escadron : « Il a la baraka, me dit-il. Au baroud, il gloupe, tout seul, en avant, comme un jeune sloughi, et les balles sifflent, à côté de lui, sans jamais l'atteindre. Nos hommes le vénèrent comme un marabout ».

Pendant deux ans, 1922, 1923, il « galope » ainsi à tous les barouds, toujours en rouge, refusant de porter la gandourah réglementaire. Et jamais les balles ne veulent l'atteindre. En juin 1923, à Elmers, alors que son Capitaine et les autres officiers de son escadron sont atteints, c'est à peine si une balle l'a effleuré. Il a bien la « baraka » !

Fin 1923, Chevalier de la Légion d'Honneur, il cède aux instances de sa famille et rentre en France, affecté au 11e cuirassiers, à Paris. Il a vite fait de regretter les belles chevauchées marocaines.

Printemps 1925, c'est l'alerte riffaine. Bournazel n'hésite pas il revient aussitôt. Affecté à l'encadrement des partisans, il sera de tous les combats de cette période si riche en actes d'héroïsme. d'Avril 1925 à la capture d'Abd-el-Krim fin Mai 1926. Puis, tout l'été 26, il sera dans la tache de Taza. Un jour d'automne 1925, il est seul sur un piton avec quelques partisans. Entouré de tous côtés par l'ennemi, il voit un à un ses hommes l'abandonner. Bientôt, il restera seul. Il pleure de rage. Puis, revolver au poing, il s'élança malgré les balles. Devant l'exemple donné par leur jeune chef, quelques fuyards reviennent, le suivent et bientôt, l'assaillant étonné, desserre son étreinte et recule.

Octobre 1926, le lieutenant Roussel, officier d'ordonnance du général Boichut, meurt. C'est à Bournazel que le général fait appel pour le suivre à Strasbourg, où il est nommé Gouverneur militaire. Pendant son séjour dans la belle capitale de l'Alsace, Bournazel ne quittera pas sa tenue de spahi. Il reste là jusqu'à la mise à la retraite de son chef, en 1929. Ensuite, il suit un autre marocain, le général Heutzch, à Paris et à Orléans. Entre temps, il est marié, il a deux fils.

Au cours de l'été 1931, Bournazel rencontre, chez des amis communs, le général Giraud, commandant les Confins algéro-marocains. Ce chef, qui se sait si attachant et même si captivant, raconte, avec complaisance, ce qui se passe dans son fief. Il sent sur lui braqués les yeux de son jeune camarade qui l'écoute avec dévotion. Le grand soldat, tant admiré, semble ne parler que pour le spahi si attentif. Ils ont déjà travaillé ensemble en 1926. Ils se connaissent et s'apprécient. Le général songe à ce que le dynamisme de « l'Homme rouge » pourrait rendre, là-bas, sur la Hamada ou dans les derniers contre-forts de l'Atlas ! Le jeune et brillant capitaine, lui, rêve au beau travail qu'il pourrait faire sous un tel chef. La décision est vite prise !

(suite en 2e page)



VALEURS CHRETIENNES de la FRANCE

par R. F. GASCON



FRANCE terre chrétienne, "Gesta Dei per Francos" : mots qu'un usage inconsidéré a transformés en thèmes trop faciles. Dans la recherche des valeurs chrétiennes de la France les cadres et les âmes exceptionnels nous attirent. Nous subissons le charme des lieux sacrés : Lourdes, Lisieux, Chartres et tous les paysages marqués par un baptême séculaire ; nous entrons dans le rayonnement des héros et des Saints.

Ces grands spectacles nous cachent les valeurs plus humbles : la manière chétienne des gestes quotidiens. Le passé où notre imagination a choisi le grandiose pour le retenir seul, nous dissimule le lent et profond renouveau que n'entravent pas les difficultés du temps.

Le génie français a manifesté son aptitude à l'universel. Souvent l'expansion française n'a été que le rayonnement naturel d'une pensée accueillante à l'humain. On peut — si l'on tient pour un déterminisme strict — mettre en cause la géographie qui a offert ce creuset au bout de l'Eurasie, où confluent et se fondirent les races et les peuples ; l'histoire qui fait de nous une vieille nation où, depuis des siècles, sans contrainte, les "pays" se soudèrent les uns aux autres. Le message chrétien comme le message de la France est universel. Dans leur rencontre France et Chrétienté se sont enrichies. Il est vain de chercher à faire la part des influences réciproques : elles sont à l'origine de ces fleurs de l'âme française, la courtoisie, l'idéal chevaleresque, les églises gothiques...

Elles expliquent le rayonnement de la France sur le monde et la longue série d'apôtres. De tous les pays de l'Occident, la France est celui qui a fourni le plus fort contingent aux Croisades, le plus dégagé aussi des arrières pensées mercantiles ou politiques. Le même désir de conquérir le monde au bonheur d'un idéal qui leur était cher animait les soldats de la Révolution : le canonier Bricard et le sergent Fricasse dans leur carnet de route révèlent une âme de croisé. Aujourd'hui la France reste en tête des nations missionnaires.

La sainteté française montre à la fois l'aptitude française à recevoir les valeurs universelles du message chrétien et une manière originale de les réfléchir. Il y a un style de sainteté proprement français où se retrouvent les qualités et les limites de notre peuple. La lenteur paysanne, l'esprit pratique, l'absence de projets ambitieux sur l'avenir sont les traits de Saint-Vincent-de-Paul. Jamais il n'entreprend un sillon que le précédent ne soit achevé. La tâche présente lui suffit et son œuvre extraordinaire est sortie de sa charité servie par ce sens de l'imédiat. Quel aveu touchant sur la fondation des Sœurs de la Charité : "Ce n'est pas nous qui y pensions, Dieu y pensait pour nous". La même simplicité animait Jeanne-d'Arc déclarant au sujet de sa mission : "C'est pour cela que je suis née". Si grande que soit l'aventure, Jeanne n'en est point troublée ; il lui suffit d'être fidèle comme elle l'était jadis dans la maison de Domrémy. Les saints français n'aiment pas l'excessif, ils ont peur des grandes aventures dans la mesure où la vie chrétienne elle-même n'est pas une grande aventure. Cette mesure assure à la piété française l'élégance et la discrétion qui fleurissent chez Saint-François-de-Sales et, dans la reconquête de sa foi elle séduisait Péguy qui y voyait le signe même de notre peuple façonné par les travaux de la terre et instruit dans le cadre étroit des horizons villageois.

Ces affinités entre l'esprit français et le catholicisme ont produit une brillante civilisation et nous ont amassé un patrimoine qui est peut-être le facteur primordial du renouveau chrétien de ce siècle : dans l'avidité du monde moderne il nous a fallu redécouvrir les sources. D'autres causes interviennent : les persécutions du début du siècle, la séparation qui a élevé le clergé à un plus grand esprit sacerdotal, la guerre 1914-18 qui mêlant prêtres et laïcs a réduit beaucoup de préjugés. La liberté dont ont joui les catholiques les a dégagés du conformisme et le renouveau a gagné en profondeur, en qualité. Qui niera l'inestimable valeur apostolique de l'entre-deux guerres ? Une nombreuse jeunesse a été conquise. Les Scouts chantent la joie simple des cœurs adolescents et chrétiens. En 1937 le Congrès de la Jeunesse Ouvrière rassemblait 100.000 jeunes, et en 1939 les Jeunes agriculteurs étaient 30.000 à Paris : révélations spectaculaires d'un travail profond dans nos villes et nos villages, d'un effort de restauration de la joie chrétienne dans la famille et le métier. Les catholiques se mêlent aux grands problèmes de leur temps ; leurs solutions n'ont pas manqué de hardiesse. Cette renaissance s'est inscrite dans le paysage suburbain de Paris ; les "Eglises du Cardinal" resteront le témoignage d'un effort généreux et intelligent de reconquête chrétienne. Dans le domaine de la pensée et de l'art, l'inspiration catholique a produit des maîtres et des chefs-d'œuvres : Péguy, Claudel, Blondel, Chevalier, Desvallières, Maurice Denis, Albert Besnard...

suite en 8e page



VOICI Pâques, jour de fête sans joie, semblable à Noël, en exil sur la terre étrangère.

Ce numéro spécial de notre journal est consacré tout entier à ce qui résume l'essentiel de nos privations : à la France notre Patrie.

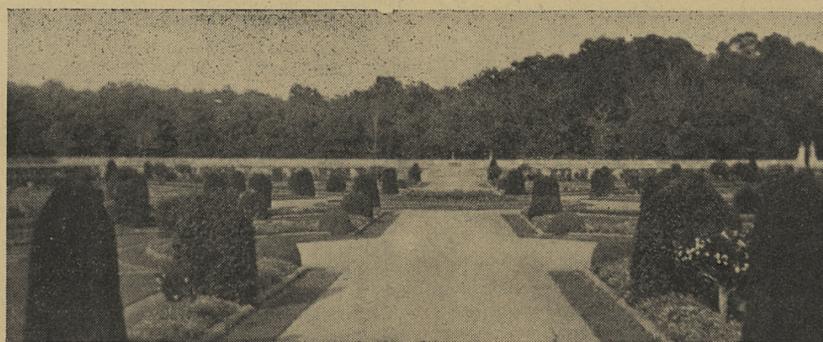
Notre tâche est aussi modeste que notre journal lui-même, ce n'est pas une œuvre que nous avons réalisée, c'est un simple oratoire que nous avons bâti pour jalonner notre route à une croisée de chemins.

Chacun a contribué pour sa part à l'humble autel, chacun a apporté la pierre de ses connaissances, de ses souvenirs, de son amour et de sa foi.

Nous faisons hommage de ce travail commun à notre Chef le Maréchal de France Philippe Pétain. Son nom est pour nous le symbole de notre gloire passée et celui d'une volonté ardente de résurrection. Les quatre mille officiers français de ce camp (le septième des officiers gages de la défaite) sont rassemblés dans une même discipline. Nul dissentiment entre nous, un seul mot d'ordre dans l'attente du retour : Obéir et Servir.

LE CANARD EN K. G.

RIEN QUE LA FRANCE



"Nos fils seront sédentaires car ils n'auront pour se déplacer que la terre... le tour de cage sera vite fait". Ces réflexions sont de M. Paul Morand en introduction de son livre Rien que la Terre. Ironie amère pour ceux dont la cage se réduit à quelques pieds carrés. Un an de périple combien plus limité que ceux de Paul Morand, nous aurons amenés vers la même voie de sagesse et de mesure, celle d'une maîtresse dispensatrice de trop de grâces et de bienfaits, partant un peu délaissée.

Gageons qu'à notre retour, nous saurons limiter notre désir d'espace, nous aurons plus d'attrance pour la Brenne et la Puisaye que pour l'Anaconda ou le Thibet.

Il serait vain de rechercher en France sept merveilles comparables à celles de l'antiquité.

Mieux que les sujets d'étonnement ou d'enthousiasme classés et visités à heure fixe, Versailles ou Cham-

bord, Gavarnie et la Tour Eiffel, il n'est que d'effeuiller les souvenirs au hasard des saisons et des heures.

Un jardin à la française en bordure du Cher, tout image de mesure sous son ciel clair un matin de Pâques : la lande bretonne un soir d'octobre, pleine d'embruns et d'odeur d'algues ; une fin d'après-midi d'été en Auvergne, quand la noisette est proche et que le soleil de six heures allonge sur les prés l'ombre des murettes en pierre grise ; midi en Camargue aveuglant de lumière et strident de cigales ; un crépuscule d'hiver au mont Cassel quand le grand vent des dunes, des canaux et des carillons hurle sur la grande plaine de Bailleul à Bergues. Et, plus encore que cette France multiple saisie au vol d'une émotion, l'humble chemin creux qui conduit au Domaine, celui dont notre cœur sait toutes les herbes et toutes les pierres.

R. D.

GFP RES 203

DÈ L'ESPERANCE

par AZÉMAR-FABRÈGUES

« Cette petite espérance », dit Pégyu : c'est une petite fille, ses deux grandes sœurs la tiennent par la main : la Foi, la Charité sont de grandes personnes, on voit bien, on sait bien qu'elles conduisent (ou qu'elles devraient, ou qu'elles pourraient conduire) le monde — mais l'espérance n'a de vie que si la Foi, si l'Amour la lui prêtent, la lui donnent. Et voilà comment elle nous paraît leur sœur, petite sœur, petite fille : et cependant c'est d'elle que nous avons le plus pressant besoin aujourd'hui, d'elle que nous avons toujours besoin. Qu'est-ce qui a été fait, qu'est-ce qu'on peut faire sans l'espérance...

Ne font des grandes choses que ceux qui, les faisant, en voient déjà, en aiment déjà l'image qu'ils portent en eux. Dans leur cœur, dans leur esprit, ils caressent cela qu'ils vont construire, et la plus belle caresse qu'ils puissent rêver, la plus chère caresse qu'un être ait pu jamais rêver, c'est qu'on lui donne la vie : ce que savent faire les créateurs, ils donnent la vie, ils donnent l'être. Tel est le premier aspect, la première vertu de l'espérance, elle est une vertu créatrice. Nul n'espère qu'en ce en quoi il croit : espérer quelque chose d'un être, c'est lui dire : tu es capable de me donner cela que j'attends. Mais déjà, nous avons donné à cet être la force de nous apporter ce que nous attendons de lui, parce que notre foi en lui, s'il en est digne, lui communique cette force de notre espérance.

Espérer, c'est croire. Espérer quelque chose d'un être, c'est le croire capable de ce que nous espérons de lui. Il s'agit pour nous désormais de savoir si nous pouvons, si nous devons espérer encore quelque chose de la France, et il est bien sûr que nous le devons.

Mais savons-nous espérer ? Savons-nous ce que c'est qu'espérer ? Savons-nous « croire en la France » ?

Espérer n'est pas attendre. Espérer n'est pas remettre son destin en d'autres mains que les siennes, puis détourner son regard, arrêter son effort, attendre tout d'ailleurs et des autres. L'espérance, n'est pas une vertu passive, l'espérance est active.

Cela, que peut-être nous savons bien, que peut-être nous pratiquons pour les êtres qui nous sont chers — mais n'avons-nous pas déjà à reprendre l'espérance intime, l'espérance dans l'amour, l'espérance familiale — cette science de l'espérance, il nous faut la retrouver dans la vie sociale, il nous faut la faire renaître par rapport à la France.

Espérer en la France, croire en la France, c'est bien. Mais osons le dire, même si cela nous paraît sacrilège : l'éternelle répétition de cette foi verbale ne sert de rien si elle n'est accompagnée d'autre chose. Si nous ne savons que dire notre espérance et notre foi dans la France, il est sûr que la France va mourir, et c'est déjà de cela qu'elle se meurt : nous n'avons nourri notre espérance que de verbes.

Croire en la France, c'est croire en nous. Car la France, c'est nous, et cela nous l'avons trop oublié : espérer en la France c'est espérer en nous. Sommes-nous dignes de notre propre espoir ? Sommes-nous capables de créer ce qui répondra à notre propre espérance ? Telle est la vérité devant quoi il nous faut nous placer. Notre espérance n'a de sens, notre espérance n'a de valeur que si nous sommes capables de faire naître ce qui justifiera cette espérance.

J'entends bien qu'on parle de « refaire la France » et c'est fort bien. Mais puisque la France c'est nous, puisqu'espérer en la France c'est espérer en nous, il s'agit peut-être de nous créer nous-mêmes, de faire que nous soyons demain capables de répondre des traites que notre espérance même tire sur l'avenir.

Refaire la France est bien, mais déjà la faire ?... Car un pays, c'est en chaque instant que, comme tout être vivant, comme tout organisme, il se fait et défait. Et tel acte de lâcheté de notre part, d'insouciance, est déjà le déni de notre espérance. Dormir pendant que le monde vit, détourner le regard du drame français, c'est cesser d'espérer en la France, quelles que soient nos paroles d'ailleurs.

Nous avons dormi peut-être, et la France s'est défaite...

Espérer, c'est donc d'abord agir et premièrement sur nous-mêmes. Espérer en la France, croire en la France, c'est faire la France de demain, de chaque instant, c'est créer : des hommes, des idées, des œuvres ; c'est regarder vers l'avenir, non comme quelque chose de tout fait et déjà arrêté, mais comme quelque chose qui est entre nos mains.

Ceux qui disent : Espérance ! ont souvent caché derrière ce mot l'inaction, l'abandon, l'incapacité à voir, l'impuissance à faire.

L'horrible mot de l'intellectuel Renan vient sous ma plume : « Ne troublez pas la France dans son agonie. » Cet ignoble écho de la désespérance n'a-t-il pas été formulé, dans beaucoup de cœurs ? Alors, inutile d'espérer.

L'espérance n'est pas le dernier mot d'organismes vieillissants sans réaction et sans puissance créatrice. L'espérance est le premier cri, et le cri de guerre, d'un être jeune qui saura ouvrir le monde devant lui : fendre la terre de sa charrie, féconder les esprits de ses idées, ensemen- cer l'avenir par ses enfants et par ses œuvres.

Un bel exemple du passé

par Pierre DHOMBRES

Il y a deux ans le gouvernement français se préparait à célébrer le quatre centième anniversaire de la naissance d'Olivier de Serres, modeste gentilhomme du Pradel en Vivarais et grand agronome. Mais, hélas ! la guerre éclata qui chassa de l'actualité la paisible commémoration de l'illustre auteur du « Théâtre d'Agriculture et Ménage des Champs ». Il m'a semblé qu'à l'heure présente, un souvenir étroitement lié à celui de son Roi, Henri IV, pouvait être l'occasion d'évoquer cette prodigieuse restauration de la France au sortir d'un demi siècle de guerres et de massacres. Peut-être pourrions-nous y puiser, avec une utile leçon, de profondes raisons d'espérer dans le destin de notre pays.

5 Mai 1598. — Henri IV vient de signer avec le roi d'Espagne Philippe II le traité de Vervins. Les derniers soldats étrangers quittent le sol de la France. C'est enfin la paix. Trois semaines auparavant le Roi a mis fin aux querelles religieuses en accordant à ses sujets le fameux Edit de Nantes. Le premier en Europe, notre Pays allait montrer que la tolérance était possible, et ceci en un temps où aucun pays ne savait la pratiquer, fût-il catholique ou protestant. Restait à réaliser l'œuvre la plus difficile : ranimer ce cadavre qu'était alors le Royaume. Pillée et ravagée en tous sens par l'étranger et par ses propres fils, la France offre en cette fin du XVI^e siècle, un sinistre spectacle : villes brûlées et désertes, campagnes dévastées et abandonnées, routes, ponts, canaux détruits. Cinquante ans de violence et d'insécurité ont atteint toutes les classes de la Société. Nobles, bourgeois, artisans et paysans ont oublié les saines traditions de devoir, de travail et d'effort.

Ce fut la tâche personnelle du Roi que de donner à chacun le sens de ses nouveaux devoirs. Son ascendant, son prestige lui permettent de maintenir l'ordre et d'imposer à tous le respect de son autorité. Il rappelle, avec bienveillance d'abord, mais avec fermeté s'il le faut, que l'heure des réclamations égoïstes et des oppositions stériles est passée. L'exécution d'un duc de Biron montre à toute la noblesse que nul n'échappe à la loi. Les membres des Parlements, si turbulents dans le passé, retournent à leur véritable occupation : rendre la justice.

L'espérance n'est pas le mot de ceux qui refusent de regarder en face les temps à venir, elle est au contraire le propre de ceux qui en ont une claire conscience. Et c'est là où nous devons nous retrouver : si nous nous sommes payés du mot d'espérance parce que nous n'osions pas prendre conscience de nos insuffisances, de nos égoïsmes, de nos petitesse, il nous faut désormais savoir que, seule vaut au contraire une espérance fondée sur la claire conscience de nos besoins et de nos nécessités, et qui s'apprête à agir pour y répondre ou y remédier.

Telle est l'espérance qui nous est nécessaire, et qui seule mérite son nom.

Nous avons été un pays sans espérance réelle quand nous avons abandonné la terre de France pour les espoirs abstraits des villes tentaculaires.

Nous avons été un pays sans espérance réelle, quand nous avons cessé d'avoir des enfants : car, à qui fera-t-on admettre que l'homme qui croit à demain ne se presse pas de donner des enfants à ce demain ? Mais ici justement tout se retrouve : détournant les regards de ce demain pour ne vivre qu'aujourd'hui, nous avons tué demain, nous avons tué la France, même en parlant d'espérance, si nous ne lui avons pas donné la substance de sa vie de demain.

Nous avons été un pays sans espérance, lorsque nous nous sommes contentés d'une littérature de pure analyse intérieure, d'un théâtre sans poésie, d'une poésie sans rêve.

Nous avons été un pays sans espérance, lorsque nous n'avons pas su peupler nos colonies, fournir à leurs pionniers l'atmosphère et l'appui qui leur étaient nécessaires, lorsque nous avons reculé devant les grands travaux : Transsaharien, navigabilité du Rhône, qui sont la main d'une nation tendue vers l'avenir.

Nous avons été un pays sans espérance lorsque nous nous sommes contentés de construire des monuments aux morts sans comprendre que le plus bel hommage, le seul qu'ils demandaient, était d'assurer l'utilité de leur sacrifice.

Sachons désormais que l'espérance est une vertu active, qu'elle n'est pas l'attente, mais simplement l'autre nom de la vie. Sachons qu'il ne sert de rien d'en dire le nom si on ne fournit pas par des actes la vie de demain. Alors, seulement, nous pourrions dire valablement que nous espérons en la France, puisque nous aurons travaillé à cette création de l'avenir sans laquelle prononcer le nom sacré de la petite Espérance est un ridicule sacrilège.

Quant au reste de la besogne, Henri IV en confiera l'exécution à des ministres dont le seul mérite à ses yeux doit être leur dévouement au bien public. Parmi ces collaborateurs, que le Monarque saura soutenir contre toutes les cabales, le premier et le plus énergique de tous est un des anciens compagnons d'armes du Roi, un gentilhomme huguenot, bourru, farouche, mais animé d'un zèle que rien ne saura décourager : Maximilien de Béthune, sire de Rosny, et bientôt duc de Sully. Du fond de son austère cabinet de l'Arsenal à Paris, pendant douze ans ce ministre infatigable va diriger presque toute l'Administration du Royaume. Son maître va le charger tour à tour des Finances, du Commerce, des Travaux Publics, de l'Agriculture. Loin de rechercher dans ces écrasantes fonctions une popularité facile, il supportera les critiques et les haines que lui attireront les charges qu'il doit imposer aux Français. Donnant lui-même l'exemple, il exige de tous un labeur acharné, sans défaillance.

Il s'attelle en premier lieu à l'œuvre financière, la plus urgente. A son arrivée au pouvoir, il se trouve en présence d'une dette énorme : 500 millions de livres (plus de 20 milliards de nos francs actuels). Les recettes sont compromises pour plusieurs années. Aussitôt il décide la révision de tous les titres de créances, et faisant rendre gorge aux spéculateurs, il retrouve ainsi 100 millions de livres. En même temps il réorganise un à un les impôts, en surveille la perception confiée à des « fermiers » nouveaux et bien choisis. Il impose au Roi et à la cour de sévères économies. Dès 1606 la dette est payée, le budget équilibré, l'Arsenal rempli des approvisionnements nécessaires pour rendre au Roi le pouvoir de parler haut. Enfin 15 millions, constituant le trésor de guerre, sont mis à l'abri dans les caves de la Bastille.

Parallèlement à cet effort financier, Sully, pour qui « labourage et paturage sont les mamelles de la France, leur vraie richesse, valant mines et trésors du Pérou », consacre une grande part de ses efforts à la renaissance de la vie agricole. C'est alors que le grand ministre trouve en la personne d'Olivier de Serres un précieux collaborateur. Celui-ci fait paraître en 1600 son ouvrage célèbre « Théâtre de l'Agriculture et Ménage des Champs ». Chaque jour, à sa table, le Roi s'en fait lire quelques pages. Il manifeste toute son admiration pour cette peinture habile et didactique des mœurs rurales. Aussitôt pour plaire au souverain de nombreux nobles désertent la Cour ou la Ville pour se réinstaller dans leurs Manoirs. Ils fondent ces dynasties de gentilhommes campagnards qui deviennent une des grandes forces de l'Etat. Henri IV, qui souhaite à tous ses paysans, d'avoir la « poule au pot » chaque dimanche, les exempte pour tout ou partie de la taille. Il défend, même au fisc, de saisir leurs troupeaux et leurs outils. De nouvelles cultures sont introduites, en particulier celle du mûrier à laquelle Olivier de Serres intéresse le Roi lui-même. Quand Sully quittera le pouvoir, il pourra en remerciant Olivier de Serres, constater sans fausse modestie le réel succès de cette politique agricole.

Comme Grand Voyeur, c'est-à-dire ministre des Travaux Publics, Sully fait réparer en quelques années routes, ponts et canaux. Il fait planter le long des voies royales de superbes tilleuls qui, longtemps après, porteront le nom de « Rosny » ou de « Sully ». Il ordonne le creusement de plusieurs canaux dont celui de Briare qui est achevé avant la fin du règne. Une circulation intense anime toutes ces voies nouvelles.

Enfin, et cette fois-ci malgré la répugnance de Sully pour elle, l'industrie est vigoureusement aidée. Conseillé par Barthélémy de Laffemas, qu'il a fait Contrôleur Général du Commerce, le Roi protège les produits français. Des industries de luxe, si caractéristiques de notre fabrication nationale, sont créées. A Paris, à Lyon, à Tours, à Grenoble, à Alès des privilèges royaux sont accordés aux nouvelles manufactures. Riches étoffes de velours et de brocarts, soieries chatoyantes, fines toiles dites de « Hollande », tapis, cristaux, cuirs dorés vont se répandre sur le marché européen et y concurrencer avec succès les articles vénitiens, hollandais ou anglais. Londres, Anvers, Amsterdam, s'inquiètent. La jeune Compagnie des Indes Orientales leur dispute les plus lointains marchés. Enfin le Roi facilite le départ pour l'Amérique de Samuel Champlain qui va explorer, en son nom, les régions du Saint Laurent et des Grands Lacs. La ville de Québec est fondée, le Canada entre dans l'histoire de notre activité coloniale.

J'ai déjà largement dépassé les limites dans lesquelles aurait dû m'enfermer l'évocation d'Olivier de Serres. Un tel tableau cependant, si incomplet soit-il, permet de mesurer l'immensité de l'œuvre accomplie. En douze ans nos campagnes ont retrouvé la parure de leurs moissons, nos villes l'activité joyeuse et féconde de leurs industries. Dès les premiers jours le peuple de France l'avait senti. Aussi, au soir sinistre du

BOURNAZEL

(Suite de la page 1)

En novembre 1951, arrivant dans la poussière de la « place » d'Erfoud, je retrouve Bournazel. Toujours le même, comme il y a dix ans, il est tout prêt à galoper comme un « jeune sloughi ». Aux remarques qui lui sont faites que sa situation n'est plus la même, il répond : « Bah, mes deux fils me continueront. »

Le 15 Janvier 1932, prise du Tafilalet. Le général Giraud a confié à Bournazel la tâche de prendre la palmerie avec ses harkas de partisans. J'ai pour mission, d'appuyer la progression avec un groupe de deux batteries de 75. Notre seul souci au Colonel Cazin, à Griffet et à moi, perchés sur notre observatoire de la tour d'Ouled Zohra, était que nos obus précédèrent bien les assaillants entraînés, à fond de train, par leur chef dont on apercevait au loin le burnous.

Après la soumission du Tafilalet, le commandant des confins charge « l'homme rouge » d'organiser et d'administrer le pays conquis. A l'étonnement de tous, ce baroudeur, ce soldat se révèle un administrateur de premier ordre, malgré son horreur du papier. En quelques mois, grâce à son autorité, à son prestige, tout se transforme. Cette vaste région, naguère désolée, connaît rapidement une ère de prospérité à l'ombre du drapeau français qui flotte, maintenant, sur la Casbah de Belcacem, ancien chef de la dissidence.

Notre camarade ne devait pas s'endormir dans ces fonctions, nouvelles pour lui. Un an après notre entrée à Riçani, le commandement décide d'en finir avec une bande de pillards qui attaquent sans cesse nos convois et dont le repaire se trouve dans le chaotique massif du Sagho. Le Sagho est, relativement près du Tafilalet. Bournazel veut être de la fête. Avec ses partisans, ceux-là mêmes qu'il y a un an il combattait, il est prêt à intervenir. Sombre souvenir que ce mois de Février 1933. Rien ne semble vouloir marcher. Plusieurs échecs, beaucoup de pertes. Le général Giraud monte une opération. Il faut aller chercher Basso-ou-Bouslem, dans son repaire du Bou-Gafer, Bournazel est chargé de l'opération. On lui donne entre autres, une troupe d'élite, la Compagnie montée du 2^e Etrangers. L'attaque est fixée au 28 Février. La veille, le Lieutenant de Pothueaux, officier d'ordonnance du Général vient voir Bournazel. Il le supplie, de la part du « Patron » de prendre une gandourah. Après bien des hésitations, « l'homme rouge » accepte. Pour la première fois il ira au baroud comme tout le monde. Hélas, avec sa tunique, sa baraka s'en est allée. Le soir, on apprend, avec consternation que Bournazel et sept autres officiers sont tués. Il fut atteint d'abord au bras, puis au ventre. Son fidèle ami, le docteur Vial se précipite. Bournazel sent qu'il est perdu. Il recommande que ses fils soient élevés comme lui, dans l'amour de Dieu et de la France. Puis, il ajoute : « C'est tout de même triste de mourir aussi sale ». Il fait signe à un moghasi de lui essayer ses chaussures. Il exige qu'on lui enlève la gandourah prêtée. Sur sa tunique rouge réapparue, il ramène d'un geste élégant, son burnous blanc et son burnous bleu du maghzen. Alors, il sourit, serre une dernière fois la main de Vial et, de ce lincoln tricolore, son âme de preux s'envole rejoindre toutes celles des héros qui firent la France.

Quelques mois plus tard, à Riçani, lors de l'inauguration de la statue qui rappellera aux générations futures « comment savent mourir les officiers français », le général Giraud, en présence du général Huré, grand patron de toutes les troupes du Maroc, insiste sur le fait qu'avec celui de Bournazel, c'était le nom de tous les morts du Maroc qu'il voulait inscrire dans l'Histoire. Dans l'introduction de son livre sur Bournazel, Henry Bordeaux a, lui aussi, précisé qu'il voulait rendre hommage à tous les héros de l'épopée marocaine. Il m'a paru que notre journal se devait d'honorer, avec Bournazel, tous ceux qui, entre les deux guerres, ont, volontairement, donné leur vie pour la France et aussi pour la Gloire.

P. ROBERT

14 Mai 1610, quand fut connue la nouvelle de l'assassinat du Roi par Ravallac, ce fut d'un bout à l'autre du Royaume une expression unanime de douleur. Encore de nos jours les Français rendent à Henri IV l'hommage qu'il mérite pour avoir été, dans une période difficile, le guide clairvoyant. Il a montré ce que peuvent l'effort, la tenacité, le dévouement. Une tâche, différente certes, mais aussi vaste et aussi rude est réservée aux artisans de la moderne reconstruction de notre Pays. Puissent-ils, pour atteindre le même but, trouver courage et confiance dans ce bel exemple de notre Passé !

La Littérature Française

subit-elle une crise ?

par André LEBOCQ

DANS le temps si proche et si lointain où nous étions heureux sans savoir le comprendre, le choix de nos lectures était moins dicté par nos préférences profondes que par les circonstances. Nous lisions les romans publiés par les revues ou les hebdomadaires, les livres que des amis enthousiastes nous glissaient de force dans les mains, ceux que le hasard d'un voyage nous faisait découvrir sur le quai d'une gare, et surtout, avouons-le, mondains que nous étions, nous lisions ce qu'il était à la mode de lire, avec le souci de paraître *up to date* dans les salons amis. Vous souvient-il de tous ces "Prix Goncourt", déjà recouverts par l'oubli, et dont nous avons cependant vanté les mérites à quelque jeune femme attentive et jolie ? Ou bien, après quelque journée particulièrement âpre et fatigante, nous cédions le soir à ce besoin de détente et de facilité qui fit de Pierre Benoit, par exemple, un auteur à succès.

Mais, pour nous, le temps ont changé. Le désœuvrement succède à la fébrile activité des affaires ; la lecture n'est plus un passe-temps occasionnel, mais un remède indispensable. Ce ne sont plus les conjonctures, mais nos goûts personnels qui président maintenant à nos choix. Or, ces choix, quels sont-ils ? Elle est, pour la littérature française, une curieuse épreuve, cette compétition qui réunit les époques les plus éloignées et les genres les plus divers.

Tout d'abord, nous devons loyalement enregistrer le succès des romans policiers. Devons-nous voir dans une telle vogue un signe précurseur de la décadence des élites ? Je ne le pense pas et je suis toujours surpris d'entendre les camarades qui viennent me demander si, par hasard, je n'aurais pas "un bon petit policier à leur prêter", se croire tenus d'ajouter aussitôt : "En ce moment, mon cher, je ne suis bon qu'à ça !", comme s'ils voulaient me faire entendre qu'il s'agit d'une simple défaillance de leur part, d'une faiblesse passagère, méritant l'indulgence. Bien que je ne lise jamais le moindre policier, je n'estime pas que le triomphe du roman d'aventures soit répréhensible ou regrettable. Il est parfaitement normal que des hommes dans la force de l'âge, condamnés à l'oisiveté, cherchent à distraire leur ennui dans la fantaisie des récits imaginaires. Ils trompent ainsi la soif d'action qui les habite encore, tout en évitant une tension d'esprit à laquelle l'atmosphère bourdonnante de nos baraquets est peu propice. Mais, quels que soient ses mérites, le roman policier n'a pas brigué dans la littérature un impossible droit de cité, et je ne crois pas lui faire injure en lui refusant ce qu'il n'a point sollicité. Au surplus, il convient d'ajouter que la littérature ne s'est jamais rendue coupable d'une xénophobie excessive, puisque les récits d'aventures présentant de réelles qualités littéraires, comme les *Histoires extraordinaires* d'Edgard Poe, trouvèrent aussi un Charles Beaudelaire pour les traduire et leur assigner le rang honorable qu'elles méritaient.

Pour en revenir à la littérature pure, n'est-il point curieux de constater la préférence que les intellectuels témoignent actuellement aux époques classiques ? Jamais les auteurs de nos manuels scolaires, de Plutarque à Sainte-Beuve, n'avaient joui d'une telle faveur auprès du grand public. Convient-il d'expliquer un tel phénomène par le fait que notre oisiveté s'avère favorable à l'étude approfondie des œuvres de longue haleine et de pensée profonde dont nous tenait éloigné le trépidant brouhaha du monde où nous vivions jadis ? Devons-nous, au contraire, et cette hypothèse me semblerait infiniment plus grave, expliquer ce retour aux Anciens par la décadence et la médiocrité des écrivains modernes ? Certes, la littérature contemporaine mérite des reproches. Mais ferions-nous preuve d'une équitable objectivité en redoutant que les critiques des siècles futures ne puissent enregistrer pour les deux dernières décades qu'une immense faillite ? Pour ma part, je ne cède pas à cette pessimiste appréhension. Car, si la littérature contemporaine présente d'incontestables défauts, elle a ses qualités et parfois sa grandeur. Ce que nous pouvons lui reprocher, c'est d'être l'expression trop fidèle d'une époque de grande décadence morale.

Le désir d'oublier le cauchemar de la guerre se traduisit par un désir effréné de jouissance, réaction psychologiquement explicable après une aussi rude et longue épreuve. Les progrès de la science et la prospérité économique introduisirent dans la vie quotidienne des luxes nouveaux. Dans les délices de Capoue, la foi religieuse et l'idéal patriotique reculèrent devant les idéologies les plus utopiques et les plus audacieuses. Les antiques vertus de la bourgeoisie française sombrèrent une à une : le krach des Emprunts Russes tuait l'esprit d'épargne d'autant plus aisément que la vieille maxime "Res mobilis, res vilis" devenait un mensonge, l'américanisation de la jeunesse ridiculisait les vieilles pudeurs : les oies blanches mouraient en même temps que les petits rentiers.

Dès lors, comment les décors et les héros de romans eussent-ils pu ne se point ressentir de tels bouleversements ? Observateurs et psycho-

logues, les écrivains se trouvèrent en présence d'une concurrence de plus en plus commerciale, de modèles de plus en plus amoraux et déséquilibrés, d'un public de plus en plus avide de nouveautés.

A la sombre grandeur d'un Julien Sorel forçant nuitamment les portes de ses maîtresses, et poursuivant sa vengeance dans le sang, à l'amusante frivolité de *Bel-Ami*, succédèrent les pâles visages des jeunes danseurs mondains, acceptant l'hospitalité des élégantes automobiles et noyant dans les cocktails la tristesse blasée des ruptures. Le Père Goriot s'effaça devant *David Golder*, père plus faible encore et payé d'une plus cynique ingratitude. Le *Petit Chose*, timidement, céda la place à *Salavin*, le demi-fou, *Anna Karénine*, *Emma Bovary*, parurent bientôt des héroïnes sans caractère et sans originalité, victimes de sots préjugés, bien portantes et nullement remarquables. Il fallait pour satisfaire les curiosités modernes, des cas de conscience plus malsains et plus troubles, des âmes plus tourmentées, morbides, hystériques, et les nouvelles héroïnes furent *Adrienne Mesurat*, *Thérèse Desqueyroux*, ou ces pauvres jeunes filles que M. de Montherlant prétend avoir si bien comprises !

Il serait vain de vouloir nier cette évolution déprimante de la littérature contemporaine. Parce que les écrivains, de psychologues qu'ils étaient, sont devenus psychiatres, ils ont traité les grands problèmes de l'âme comme des cas pathologiques. Mais il serait également vain de nier que cette méthode plus scientifique leur ait permis des notations d'une plus rigoureuse justesse. L'étude d'un univers matérialiste, par l'évidence de ses lacunes, leur a même fait comprendre le caractère indispensable des vraies valeurs. Semblable à la morale de Kant, la littérature contemporaine aboutit à des postulats de métaphysique pure. Et c'est pourquoi j'écrivais tout à l'heure qu'elle ne manque pas d'une certaine grandeur.

Avant la grande guerre, lorsque sévissait déjà le matérialisme scientifique, la priorité dramatique du problème religieux avait été mise en lumière par cette belle équipe de précurseurs que la mort nous a précocement ravis : Péguy, Pichard, Alain Fournier. La disparition de ces pionniers n'empêcha pas leur message d'être entendu. Et le souci de la finalité humaine devient de plus en plus obsédant chez tous les écrivains modernes. L'indifférence de Marcel Proust à l'égard de Dieu ne parut plus possible. Des négateurs, tels que Jean Giono, des instables tels André Gide, des transfuges tels Henry de Montherlant ou Roger Martin du Gard, se penchèrent sur les problèmes essentiels, tandis que des poètes, Claudel et Jammes, chantaient les louanges de la Vierge et que des israélites convertis, André David et René Schwob, apportaient en hommage au Christianisme les récits de leurs conversions. Tous les romanciers, depuis les chercheurs sincères comme Duhamel jusqu'aux prosélytes tels Bernanos, Mauriac ou Rivière, attribuèrent au Christ une place sans cesse grandissante dans l'étude des âmes. Citons Edouard Estaunié, Alphonse de Chateaubriant, Jean de la Varende, etc...

Simultanément, les problèmes sociaux s'imposèrent à tous les esprits. La littérature n'eut plus le droit d'ignorer le développement du machinisme, la taylorisation, la puissance des cartels et des trusts tous les grands problèmes de l'économie politique. Dès 1919, les grèves inspiraient à André Maurois les considérations sociales exposées dans son *Bernard Quesnay* ; puis une immense soif de justice temporelle fit éclore des œuvres à tendances socialistes, voire même anarchistes. Et, tandis que Jules Romains brossait un immense panorama du XXe siècle standardisé, opposant les Superbes et les Humbles, André Malraux écrivait *La Condition Humaine* et Céline nous invitait à faire un *Voyage au bout de la nuit*.

Enfin, certains penseurs, groupés autour de Jacques Maritain, se firent les avocats des classes laborieuses, tentant de satisfaire les revendications légitimes tout en sauvegardant la pureté des idéaux. C'est dans cet esprit qu'un jeune romancier moderne, Maxence Van der Meersch, fit dans *Pêcheurs d'hommes*, la vivante et belle apologie du mouvement Jociste.

Aussi serait-il profondément injuste de ne voir dans la littérature contemporaine que celle de la *Gargonne* ou de *l'Homme à l'Hispano*. A côté de cette littérature de demi-monde et de cocktails, du charleston et des invertis, il en existe une autre, attentive, sensible, perspicace et pleinement consciente de l'apostolat qui lui incombe.

C'est cette dernière qui continue les grandes traditions et sait exprimer la vraie pensée française, le génie d'une race dont les vertus profondes, temporairement voilées par l'écran des vérités, demeurent cependant robustes et vivaces.

C'est pourquoi, je ne puis qu'approuver la décision prise par la Direction du *Canard* en... K. G. de consacrer dorénavant une rubrique à la vie littéraire française, et j'invite les camarades qui recevraient dans leurs colis des ouvrages de parution récente à les analyser brièvement, pour le plus grand profit d'une communauté qui désire se tenir au courant, parce qu'elle n'a pas abdiqué sa confiance en la grandeur de la France.

Allons-nous vers un classicisme ?

par Robert KLAERR



L'HABITUDE est prise, surtout depuis quelques mois, - c'est si humain ! - d'englober la littérature des vingt dernières années dans ce que nous rejetons d'un monde révolu, et de la condamner avec tout « ce qui nous a conduits là où nous sommes. »

Est-il donc dans la logique de notre esprit français de brûler aujourd'hui ce que nous adorions hier, d'adopter le seul critérium de la brutalité du fait pour juger de la valeur de l'idée ? C'est aussi oublier la place douloureuse qu'occupe dans le temps cette littérature d'entre deux guerres, meurtrie à la veille de sa floraison par une première guerre qui lui ôta le meilleur de ses forces vives, obsédée dans les dernières années par le pressentiment de la guerre nouvelle qui lui apparaissait comme une faillite de l'esprit. Elle n'eut qu'une courte splendeur, entre 1924 et 1934, et encore combien tourmentée par une crise de puberté tardive, qui l'empêcha de trouver son équilibre.

Je voudrais simplement, en parcourant les sommets, dégager de ce trouble même ce qui surgit de grand, de constructeur dans notre littérature contemporaine, ce qui au-delà de tout esprit de chapelle, de toute orientation idéologique, reste ferme et fort, et peut éclairer notre route difficile vers l'avenir.

Si nous remontons aux années qui précèdent la Grande Guerre, nous assistons à un magnifique départ : c'est d'abord la diffusion du bergsonisme, dernière grande philosophie, bien française, qui fait entrer au domaine de la claire pensée le sens intime de la durée concrète et des divers niveaux de conscience, et peut être comptée comme œuvre littéraire. Elle trouve d'ailleurs un reflet purement artistique dans l'épanouissement calme du roman proustien. Les œuvres de Gide au même moment nous habituent aux théories de Freud, aux problèmes de la personnalité. L'unanimité nous promet une peinture neuve de l'être collectif dans sa vie complexe. *Le Grand Meaulnes* d'Alain Fournier inaugure chez nous la voie de l'évasion lyrique. Notre patrimoine s'enrichit de possibilités immenses.

Après la guerre, nouveau départ, mais cette fois plus inquiet, confus, aventureux. Le surréalisme, si critiqué, apporte les germes d'un renouvellement inouï à notre poésie : des continents jaillissent dans le lointain, sous forme de visions encore, mais des explorateurs peuvent partir, qui nous rapporteront des trésors : Supervielle est l'un d'eux.

Le roman se montre le genre le plus adapté à la complexité actuelle. Il s'ouvre en profondeur, se charge de suggestions.

SANG DE FRANCE

Le texte qui suit est extrait d'une conférence que notre camarade Delcros fit il y a quelque temps déjà sous le titre : "Un tournant de l'Histoire : Le Ve siècle". Nous avons pensé que sa place était tout indiquée dans un numéro comme celui-ci.

**

...Lorsque Clovis sortit du baptistère de Reims, en ce matin de Noël, tandis que les cloches de la basilique jetaient dans l'air glacial leurs carillons de fête, il n'était plus seulement un chef barbare suivi de trois mille compagnons, et il était bien autre chose que le vainqueur de Syagrius et des Alamans. Il incarnait le peuple nouveau que l'Eglise attendait pour reconstruire, la nation jaillie des fers de l'Europe asservie et des angoisses de la civilisation menacée. Il était la France...

Oh ! certes, territorialement, la France n'est pas encore faite ; sa formation exigera des siècles de labeur patient et d'héroïsme. Mais son âme est déjà fixée, son sang définitivement constitué. D'abord une goutte de sang gaulois, quelque chose de pétillant comme le vin qui mûrit sur nos côtes, quelque chose de gai, vif et alerte comme l'oiseau celtique par excellence, l'alouette qui chante dans nos guérets ; de la verve, le goût de l'éloquence, l'amour de l'hospitalité large et plantureuse, avec au-dessus de tout la haine de la servitude et la passion de l'indépendance. Puis une goutte de sang romain c'est-à-dire l'aptitude aux organisations rationnelles et aux subtilités juridiques, le besoin de fonder sur le solide, l'équilibre harmonieux des facultés

La tradition solide, bourgeoise, est conservée par les Tharaud, Maurois, et s'élève à Mauriac.

Le goût, si profond chez nous, si classique, de la sensibilité contenue, du frémissement intellectuel, venu de Racine ou de la princesse de Clèves, renaît dans les chefs-d'œuvre de Gide ou de Giraudoux.

Un effort plus constructif, visant à rebâtir l'individu, éclate, violent et original, chez Montherlant, se manifeste, plus humain dans les romans de Giono, si frais si poétiques, exhalant une senteur de terre, simple et robuste. Enfin voici le sommet de cette chaîne : *Les Hommes de Bonne Volonté*, de Jules Romains, ample synthèse si compréhensive, traçant la courbe d'une génération en marche, saisie dans ses aspirations, ses idées directrices, autant que dans sa matérialité quotidienne.

Derrière ces œuvres en mouvement, se prolongent les courants profonds de la pensée religieuse, avec un poète comme Claudel, des critiques comme Massis et Maritain, et de la pensée humaniste, indépendante et philosophique, avec Alain, Gide encore, Valéry. Ces deux écrivains, les plus grands sans doute, ont su atteindre les limites de la complexité psychologique et poétique contemporaine avec une maîtrise si rigoureuse et si aisée qu'ils semblent annoncer un classicisme. Nous qui étions étudiants vers la belle époque de 1930, nous nous attachions à eux, parce qu'ils nous montraient une pensée droite, intègre, qui ne se laisse méduser par rien, ni par elle-même, parce que, derrière les efforts ou les écarts en tous sens des jeunes, nous sentions qu'ils les guidaient vers un équilibre plus vaste.

Un classicisme pouvait naître ! Voilà qui réduit beaucoup la portée des critiques adressées le plus souvent à cette littérature : aventure inhumaine, analyse stérilisante. Tous les éléments étaient là pour un classicisme vivant, créateur, intégrant et nourrissant de sève française les découvertes de la science ou les apports étrangers. Nous pouvions espérer qu'il mettrait fin à ce qui fut, me semble-t-il, la véritable impuissance de cette littérature : la rupture avec la masse, l'éloignement du peuple, du pays tout entier. Nous étions dans la phase de dureté qui précède la grandeur.

Viendra-t-elle cette grandeur ? L'inquiétude doit-elle provoquer chez nous le désespoir ou la défection ? Sa réalisation dépend au contraire de notre énergie et de notre amour pour ce que nous avons de meilleur. Les événements ne peuvent provoquer qu'un renouvellement favorable à la création. L'avenir reste chargé de promesses, si la France sait préserver ses forces vives et la liberté de l'esprit.

humaines, le culte du naturel et du bon sens. En troisième lieu une goutte de sang nordique, c'est-à-dire l'attrait du rêve mystique ou musical, et surtout la vaillance batailleuse des climats durs, la puissance d'expansion d'une force jeune et conquérante, avec un certain instinct de domination, facteur redoutable mais singulièrement fécond lorsqu'il s'attache aux grandes et nobles causes. Enfin, pour fonder ces sangs différents, pour atténuer les défauts de chacun et mettre en relief les vertus, pour cimenter en quelque sorte les diverses races, une goutte de sang chrétien, ajoutant à la gaieté gauloise le sens du sacrifice, illuminant la sécheresse romaine d'un éclat de fraternité, tempérant la rudesse franque par l'amour de la justice, mêlant à toutes les voix de notre sol les sonorités sublimes de la cloche de l'idéal.

Voilà la France, la nation née des efforts opiniâtres d'un pontife, de la prière d'une femme et du regard jeté vers le ciel par un soldat ; le peuple qui tient de son origine même une mission de choix, celle de lutter contre toutes les oppressions et toutes les tyrannies, de protéger la faiblesse, de secourir la détresse, de maintenir avec le droit et la liberté tout ce qui fait ici-bas la joie de vivre. La France de la Chevalerie et des Croisades, la France de Saint-Louis et de Saint-Vincent-de-Paul, la France de York-Town et de Valmy, voilà ce qui derrière Clovis sort du baptistère de Reims, et ce qui avec lui entre dans la lumière noble et sereine de l'une des plus belles histoires qui soient au monde...

L. DELCROS

PERSONNALITE GEOGRAPHIQUE DE LA FRANCE

par A. BAZIN et J. E. HERMITTE

La nature a rassemblé sur notre sol, comme en un raccourci, tous les traits géographiques du continent Eurasiatique. Le vieux socle hercynien usé et rajeuni qui constitue le soubassement de l'Europe y est présent, les formes hardies des chaînes plissées Alpino-Himalayennes s'y développent sur la périphérie, la grande plaine à limons du Nord-européen s'y achève, il y a de grands bassins. Les mécanismes compliqués du climat y résultent du jeu des centres d'action atlantiques, russo-germaniques et méditerranéo-africains. Toutes les grandes migrations de peuples ont déferlé sur la France. Elle a puisé aux sources de toutes les civilisations : méditerranéennes ou germaniques,

Aucun autre pays au monde n'offre sur une étendue aussi réduite — le 18e de l'Europe à peine — une variété de reliefs, de climats, de paysages, de genres de vie aussi accusée. L'euro-péen et plus que tout autre européen, le Français débarquant en Amérique, s'avère incapable de discerner, dans ce monde à une échelle grandiose, uniformément construit ou primitif, ces nuances locales que perçoivent les yeux américains, parce que dans une Europe variée, il a coutume de parcourir du regard un pays qui est la variété même. Et cependant, pour aussi étrange que cela puisse paraître, cette variété qui saute aux yeux de quiconque traverse la France est le principe d'une puissante unité organique.

Le morcellement du relief interdit l'existence de tout massif montagneux vraiment imperméable à l'homme : il multiplie au contraire les seuils de passage commode reliant entre elles les riches dépressions. C'est la raison pour laquelle s'est opérée de bonne heure une fusion des peuples éminemment favorable à la naissance et au développement d'une civilisation originale et vigoureuse. Il y a près de vingt siècles déjà que César constatait l'existence d'une civilisation propre à la Gaule et commune à toutes ses parties constituantes.

La convergence de grandes voies fluviales et terrestres vers le centre d'un bassin d'une providentielle opulence se prêtait, d'autre part, à merveille à la création précoce d'un foyer politique, artistique, intellectuel et économique central qui pût étendre son influence aux régions les plus lointaines précisément parce qu'aucun obstacle sérieux ne s'opposait à son rayonnement.

C'est donc le morcellement du relief qui, contrebalançant victorieusement les tendances centrifuges, a permis la création de l'unité française, la première en date de toutes les grandes unifications nationales européennes. Les hommes ont fait le reste, surtout ceux de la monarchie d'ancien régime : Capétiens ou plutôt Robertiens, Valois et Bourbons, qui éliminèrent tour à tour les Plantagenêts, les Espagnols et les Impériaux.

Principe d'unité cette variété géographique porte en soi un équilibre, une stabilité riches de robustesse et qui font la logique interne de la France. La diversité des terroirs vaut à chaque grande région française d'importantes ressources agricoles. Aucune de ces régions n'est dépourvue de bons champs; même dans les Alpes, pourtant hostiles à première vue, il n'est guère de vallée vraiment inculte, si haute soit-elle, et dont l'homme soit entièrement absent. Par là s'explique que 53 % de la population française soit paysanne et rurale.

Le morcellement du sous-sol est responsable d'une flagrante pénurie de combustible houiller, mais il y a une heureuse contrepartie : les foyers usiniers français sont beaucoup plus éparpillés que ceux de l'Allemagne et de Grande-Bretagne. L'industrie s'est glissée jusqu'au cœur des montagnes : Vosges, Massif Central, Alpes ou Pyrénées. Ce qui revient à dire que la vie industrielle et urbaine est beaucoup plus intimement liée à la vie paysanne et rurale en France qu'ailleurs.

Ainsi apparaît un profond équilibre entre l'industrie et l'agriculture, entre les gros centres urbains et les multiples petits villages. C'est là un fait lourd de conséquences : il n'existe point chez nous cette lourde masse flottante d'ouvriers agricoles salariés, ni cette énorme population ouvrière détachée de la terre qui caractérisent certaines puissances européennes mieux pourvues en houille, la Grande-Bretagne, par exemple. Aussi en dépit d'une très réelle désertion des campagnes les problèmes sociaux ne se sont-ils jamais posés en France avec ce caractère d'angoissante acuité qu'ils revêtaient outre-Manche. Cela paraît peut-être paradoxal à certains mais c'est ainsi.

Ajoutez à cela que la variété des climats et des sols superficiels permet une variété de productions agricoles telle que la France peut à peu près suffire, en temps normal, à tous ses besoins alimentaires; que son industrie spécialisée essentiellement dans les produits manufacturés et chers, utilise surtout des matières premières coloniales et a pour principal débouché les territoires français métropolitains et d'outre-mer; vous concevrez alors que l'équilibre social de la France s'appuie sur une structure économique exceptionnellement stable et équilibrée.

Equilibre et stabilité sont aussi les traits caractéristiques de l'évolution démographique. Ne possédant que des ressources houillères limitées,

d'une grande richesse agricole, la France, n'a pas connu les formidables taux d'accroissement de population qui ont accompagné chez ses voisins la révolution industrielle du XIXe siècle : en 1900 le nombre annuel des naissances pour 100 habitants qui était de 3,5 pour l'Allemagne et de 2,9 pour l'Angleterre n'était que 2,1 chez nous. Mais la France a également ignoré le considérable abaissement de ces taux qui a caractérisé l'entre-deux guerres au-delà de ses frontières : en 1952 le pourcentage des naissances était tombé à 1,5 en Grande-Bretagne et dans le Reich, il était descendu seulement à 1,7 en France, ce qui valait à notre pays le 3e rang en Europe après les Pays-Bas et le Danemark. Cela encore choquera bien des opinions reçues, c'est cependant l'exacte vérité, les chiffres en font foi.

Considérez enfin l'aisance avec laquelle se transforment en Français, au bout de quelques années seulement les Italiens, les Belges, les Polonais qui ont afflué sur notre sol et vous aurez la mesure de la robustesse et de la vitalité de ce peuple qu'est la France.

Variété mais aussi unité, équilibre, stabilité et robustesse tels sont donc les traits caractéristiques de cette personnalité géographique : la France. C'est la vérité que Monsieur Raoul Blanchard, du haut de sa chaire de Harvard assénait à la future élite des Etats-Unis sous cette forme vigoureuse : « Restée profondément paysanne, avec les qualités et les défauts que comporte cette définition, la France est un bloc solide et équilibré, l'un des plus stables d'Europe. »

Ce qui fait la valeur de cette conclusion, c'est qu'elle n'est point le fruit des rêveries complaisantes de quelques malheureux avides de consolations et toujours prêts à prendre leurs désirs pour des réalités, mais l'aboutissement logique d'un raisonnement rigoureux appuyé sur des faits contrôlés par l'observation. Plus que jamais aujourd'hui il convient de s'en convaincre et de s'en pénétrer.

La Loire DU VIVARAIS AU MORVAN

par P. FOURNIER



A Loire naît-elle dans une étable ? Ou, plus naturellement de la jonction des filets d'eau qui ruissellent aux flancs du Mont Gerbier-de-Jonc ? Il peut en être discuté. Comme du point de savoir si l'Allier ne constitue pas, en fait, le cours supérieur de la Loire ? Mais ce qui ne se discute pas, c'est que ce fleuve soit au premier rang des cours d'eau de France. Cela non seulement par sa longueur et par le nombre des départements qu'il baigne, mais encore et surtout par son caractère si divers, donc si semblable au nôtre; par son histoire si étroitement liée à celle de notre Pays. Plus qu'un autre, il méritait donc d'avoir sa place dans ce numéro spécial.

Claire et torrentueuse, la Loire n'est encore qu'une bien petite rivière de montagne, lorsqu'au travers des roches volcaniques du Velay, elle se fraye à grand peine, un passage vers le nord.

Au Puy, son ruban d'argent s'élargit et décrit même quelques méandres, comme pour briller plus longtemps devant Notre-Dame-de-France, la Vierge au doux nom. Celle, que sous tant d'autres vocables, elle retrouvera souvent sur sa longue route. Celle, pour laquelle Péguy écrivait :

Nous sommes nés pour vous au bord de ce plateau. Dans le recourbement de notre blonde Loire, Et ce fleuve de sable et ce fleuve de gloire N'est là, que pour baiser votre auguste manteau.

Polignac reflète ensuite dans ses eaux, les murs crénelés de son château-fort; puis la Loire reprend sa lutte millénaire mais toujours victorieuse contre la montagne. En des gorges d'une sauvage grandeur où seuls quelques vieux burgs démantelés, quelques moulins aux murs gris, marquent l'empreinte de l'homme, elle bondit écumante pour conquérir sa liberté. Et les défilés rocheux d'Aurec et du Pertuiset ne peuvent faire plus qu'effranger au passage sa robe de moire.

Après Saint-Victor, elle peut croire sa lutte terminée. La plaine du Forez ne s'ouvre-t-elle pas largement devant elle, riche de ses terres fertiles, brillante de ses vastes étangs, ces miroirs du ciel, vers lesquels lorsque vient le soir, plongent les grands vols triangulaires d'oiseaux migrateurs ? Mais, vue de plus près cette plaine s'anime de légères ondulations, qui, souvent, portent sur leurs douces vagues, un village que domine, presque aussi mince que les cheminées d'usine dont se peuple l'horizon, un clocher au toit d'ardoises bleues.

Après Andrézieux, petite ville industrielle — terminus de la première ligne de chemin de fer construite en France — voici Montrond et ses ruines féodales, contemporaines des Comtes du Forez.

Au loin, vers le couchant, le pittoresque "dyke" de Saint-Romain-le-Puy, se dresse tel un phare érigé dans la plaine. Et, tout là-haut, se profilent sur le ciel les légendaires "Cornes d'Urfé".

Mais indifférente à tout cela, la Loire, maintenant grossie de tous les torrents de la montagne, poursuit sa route. Déjà la voici à Feurs, coquette cité d'origine gallo-romaine, naguère chef-lieu de province, qui ne s'enorgueillit plus, aujourd'hui, que d'un bel hippodrome à juste titre célèbre. C'est d'ailleurs en face de lui, où presque, qu'une petite rivière plus connue des littérateurs que des géographes : le Lignon, vient apporter au fleuve, en son onde paisible, les images fleuries du pays de l'Astrée.



La Loire à Saint-Maurice

Paresseusement, la Loire s'étire ensuite jusqu'à Balbigny, grosse bourgade agricole qui, sensiblement, délimite le Forez et le Roannais. Comme il en est souvent des routes, le fleuve change brusquement d'aspect en changeant de région. Sa musculature puissante et souple frémit soudain, comme s'il percevait déjà l'appel lointain de l'Atlantique. Et pour aller vers lui, il recommence son œuvre titanique : ouvrant le sol, rongant la pierre, entamant le roc qui lui barre une fois de plus la route, ciselant tout le paysage à l'image de son âme indomptable.

La digue de Pinay, construite voici un demi-siècle pour régulariser son débit et parer au danger de ses crues subites, ralentit un instant sa course; mais elle repart bien vite d'un élan nouveau. A de certains moments il semble que le rocher va la forcer à reculer, que le granit des falaises de la Vourdiat, le porphyre du tragique Saut du Perron, briseront la poussée de ses eaux. Il n'en est rien, comme un serpent en face d'un obstacle, la Loire se replie sur elle-même, tâteonne un instant, trouve finalement un passage et poursuit son chemin. Laisant derrière elle Saint-Maurice et son vieux donjon, un peu calmée déjà, car l'étreinte des rochers se relâche, la voici devant Villers-et-Grèges, en cette saison, de leurs milliers de pêcheurs en fleurs. A Vernay, sanctuaire vénéré d'une ancienne Vierge noire, le fleuve, victorieux enfin de la montagne, s'apaise tout à fait. Et il semble :

Que la Loire coulant et souvant limoneuse N'est là que pour laver les pieds de ce coteau.

A quelques kilomètres en aval, Roanne, ville industrielle, connue de tous pour ses tissages et son Arsenal, de l'élite parce qu'elle possède un écrivain et poète de grande classe en la personne de Louis Mercier; peuple ses deux rives de hautes cheminées d'usines. Naguère, à partir d'ici, la Loire était navigable. Elle ne l'est plus. Mais, par contre, donne naissance sur sa rive gauche à un canal latéral dont le port est creusé, coïncidence curieuse, dans l'ancien lit du fleuve, à l'endroit même où gisent, enlissés dans le sable les derniers vestiges lacustres de l'antique Rodonna.

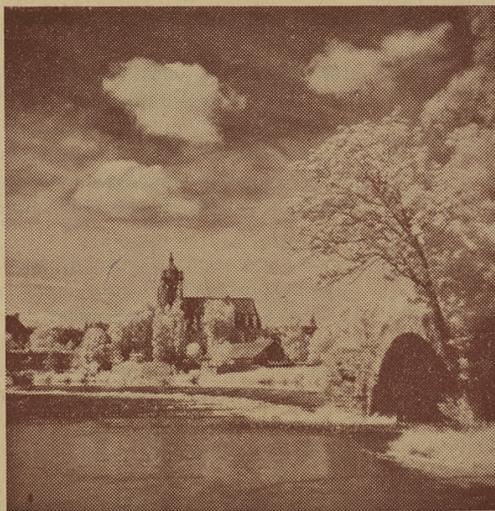
Au milieu de grasses prairies où paissent, taches blanches dans l'immensité verte, les placides bœufs charolais, la Loire va désormais, lente et majestueuse, se donnant la joie de refléter longuement peupliers et verdeaux. Sur sa gauche, à l'ouest, les monts de la Madeleine — poétiquement appelés : la Montagne du Soir — l'escortent encore, en flanc garde, pendant quelques kilomètres. Après quoi leur masse bleutée s'éloigne et se confond avec les lointains sommets des montagnes d'Auvergne. Plus proche, sur la droite, les derniers contreforts des monts du Lyonnais et du Beaujolais, orgueilleux de leurs vignobles, lancent vers le fleuve, tels d'énormes brise-lames, leurs derniers éperons rocheux sur lesquels, se sont juchés hors d'atteinte des eaux : Perreux, Pouilly-sous-Charlieu, Iguerande, Marcigny, Digoin...

Puis, au travers de la grande plaine bourbonnaise, la Loire désormais libre de toute contrainte, abandonne, avec la direction du nord, la vieille route des torrents des âges miocènes, pour infléchir brusquement sa course vers l'ouest.

Il semble, que par delà le vaste horizon noyé de brumes, elle vienne de percevoir à nouveau, irrésistible cette fois, l'appel mystérieux et grave de l'Océan.

Le Jura

par G. FAUCHON

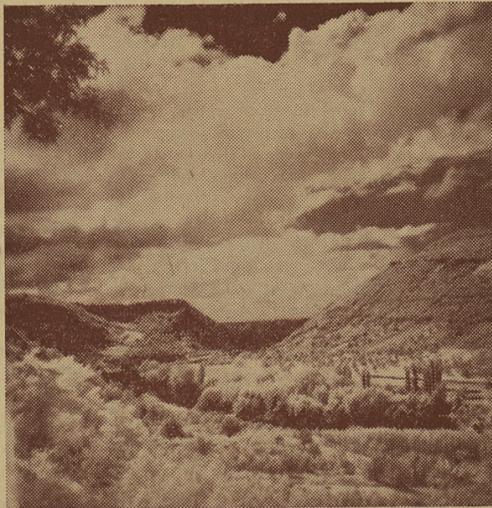


Dôle. — La Cathédrale.

lée de l'Ain, entaille profonde presque rectiligne, enfin, au pied des premières chaînes, toute une gamme de lacs, admirablement verts, bordés de roseaux. Après Champagnole, nous entrons dans le Jura des Montagnes, Jura des cluses encaissées aux eaux bleutées, entre les corniches crayeuses, Jura des alpages mordus par les grandes coulées de sapins, toujours bruisant d'eaux des cascades et de sonnaillies, Jura typique qui fournit à tort le thème des « petites Suisses », à toutes les surprises de la nature depuis l'Avesnois jusqu'à Thury-Harcourt. Jura pourtant solitaire qui ne ressemble qu'à lui-même; Jura que rien non plus ne contrefait.

Tel est le Jura, de la trouée de Belfort à la cluse de Voreppe. Que dire de la Dent du Chat et du Lac du Bourget, du col de la Faucille au-dessus du lac Léman, face au Mont-Blanc, de Nantua, de Saint-Claude dans son val ensoleillé, du lac de Saint-Point et de ses légendes. Rien ou presque que tout le monde ne sache. Dans les villes, les filles ont la lèvre fraîche et sensuelle, la joue au teint chaud; les hommes, l'orgueilleuse fierté que résume le dicton arboisien : « Nous sommes tous chefs ». Souvenirs d'un séjour prolongé de l'Espagne en Franche-Comté. Peuple artisan de tourneurs de pipes et d'horlogers, peuple aussi pastoral, aux biens collectifs des communaux et des fruitières.

Jura, pays de montagnes usées, tout en demi-teintes et en nuances, ni campagne ni montagne, sans orgueil de sommets réputés et de hautes altitudes, semblable en cela au Morvan et à l'Auvergne, je t'aime pour l'aigre odeur de tes mousses et de tes fougères, pour tes lacs immobiles qui reflètent le ciel et les sapins de la montagne, pour tes aires au creux des sources.



Environs de Dôle. — La Vallée du Doubs



PROVENCE ALPESTRE

par Maurice MORIN



Il est certains sujets qu'on aborde avec une pudeur d'autant plus timide qu'ils vous sont plus chers, certaines louanges sur quoi la voix s'étrangle un peu, parce que le cœur bat. Ah ! qu'il savait mal aimer, celui qui affirma d'une âme tranquille, que ce qui se conçoit bien s'énonce clairement ! C'est toujours ce qu'on aime le mieux qu'on se sent impuissant à traduire sans le trahir. Et pourtant, le silence aussi peut être une trahison. C'en serait une, me semble-t-il, dans un ensemble destiné à esquisser, fut-ce très incomplètement, les multiples visages de notre France, que de ne pas tenter d'évoquer celui de ce haut pays de Provence, encore assez mal connu en dépit d'une curiosité touristique et d'une littérature qui l'encerclent sans le posséder, car il n'est ni strictement la vraie Provence classique, ni absolument les Alpes, ni certes la "Côte d'Azur" ; ni le pays de Daudet ou de Jean Aicard, ni même tout à fait, ou du moins uniquement, celui de Giono, qu'il débordait. Haute terre farouchée et tendre, "si dure d'ongle et si belle de poil", terre sèche et pourtant savoureuse, terre à moutons et terre à truffes, pays de transition et de contrastes, dans les limites, précises au sud — où elles suivent une ligne qui passe par Draguignan, Grasse et Ven-

ce, — approximative à l'est — où elles semblent suivre à peu près le tracé de l'ancienne "frontière du Var" — sont, au nord et à l'ouest, mouvantes comme la fantaisie, changeantes comme la lumière du jour qui les commande, mais sans dépasser jamais ces bornes naturelles : les cimes du Pelat et des trois évêchés, les monts de Lure et du Ventoux.

Qu'on entende bien que je n'aurais l'outrecuidance de prétendre déterminer ainsi une "région géographique". J'ai trop de respect pour la Géographie. Mais j'en appelle à ceux qui, comme moi, ont longtemps vécu aux bords de ces terres, en ont parcouru sac au dos les longs plateaux pierreux, les pentes tigrées, les sommets odorants comme des cassolettes, ont dressé leur tente de campeur, au soir tombant, sous les chênes truffiers du Haut-Var, aux bords farouches de l'Artuby grondant, ou parmi les lavandes du Cheiron baigné de souffles que la double influence de l'Alpe et de la Méditerranée alterne comme une haleine ; un charme spécial fait l'unité de cette contrée. C'est une ardeur parfois mélancolique, un élan libre et sauvage, sensuel et mystique : celui de la Provence

(suite en 6e page)

RELAIS GASTRONOMIQUES

Sur les routes de France

par E. de MOUCHERON



Il y a des femmes qui aiment à être battues !... Qui pourrait croire que notre solide équilibre masculin n'était pas étranger à ce genre de masochisme !

Lorsqu'il y a quelques mois, j'avais torturé de mes propos gastronomiques quelques dizaines de camarades, mon étonnement fut grand de les voir, deux ou trois semaines plus tard, redemander le supplice et y amener leurs plus chers amis. Et voilà maintenant qu'on me le réclame pour tous les malheureux abonnés du *Canard* ! Je vais donc assurer ma cagoule rouge et saisir l'instrument de gehenne.

Il y a ici trop de gens qui connaissent notre France et ses trésors « de gueule » pour que j'essaie de leur apprendre quoi que ce soit et, si nous faisons ensemble une petite promenade gastronomique, ce ne sera guère qu'une évocation.

On dit toujours que les Français ne savent pas la Géographie, mais il en est peu qui ignorent la carte gastronomique de notre pays, et si beaucoup n'ont de l'histoire et des relations diplomatiques qu'une teinture assez vague, tous savent que nos bons vins, nos exquis spécialités, furent toujours d'excellents ambassadeurs. Combien de barrières furent enfoncées dans l'euphorie d'un bon repas, et n'est-ce pas souvent la table de nos ambassadeurs qui nous a valu maint avantage politique.

Bonne cuisine est partout synonyme de cuisine française, et si chaque pays possède d'attrayantes caractéristiques culinaires, les grands de ce monde ont partout et toujours confié leurs « soins de bouche » à des cuisiniers français.

Il y eut pourtant une éclipse en France. Lorsqu'à la fin du XIXe siècle, le chemin de fer détrôna la route, les auberges fermèrent leurs

portes. Toutes celles qui fournissaient les relais de poste périclèrent, faute de chaland et ce ne sont pas les buffets des gares qui pouvaient les remplacer.

Mais la tradition demeurait dans nos provinces, dans celles surtout où le bon vin rend l'homme plus friand de bonnes choses. L'Angevine cuisinait le brochet au beurre blanc, la Tourangelle ses savoureuses rillettes. En Bourgogne, la maison du vigneron s'emplissait le dimanche matin du suave fumet de quelque cochon de lait tournant à la broche ou du parfum d'un poulet à la crème. Le pêcheur du Jura rapportait ses truites vivantes qu'une ménagère aux mains expertes lui servait dans le beurre encore grésillant.

Aux rives agrestes de la Dordogne et de la Vézère, le vin de Cahors et de Bergerac arrosait dans le secret d'une gentilhommière aux toits pointus, la truffe et le foie des oies seigneuriales.

Mais un jour, au bord d'une route poussiéreuse et ensoleillée, loin de la voie de fer aux acres senteurs de charbon, entièrement dans une de ces auberges abandonnées, un homme et une femme, bizarrement revêtus d'une longue blouse grise, les yeux abrités par de grosses lunettes. A la porte, trépidante, une voiture sans cheval répandait dans l'air vierge une violente odeur d'essence. Précurseur de tant de couples qui, désormais, allaient sillonner les chemins de France, rendant à la bonne chère son plus sûr moyen de s'extérioriser et de se faire apprécier.

Voulez-vous que nous suivions ce couple que tant de nous reconnaîtront ?

Le temps des vacances est venu. Dans une rue presque déserte, le roadster décapoté attend au long du trottoir. Le ruban de ciel, là-haut, est pur, l'air chaud vibre au passage d'un autobus vide.

Elle boucle sous son menton le petit bonnet de cuir blanc, il allume sa pipe et tous deux, les yeux pleins des paysages futurs, avides d'air pur et de liberté, descendent joyeusement l'escalier. Ivresse de la dernière course dans Paris, puis, les portes passées, de la vitesse enfin permise.

« Ce matin, le ciel est en fête et le soleil brille pour nous... » Saint-Germain... La Route de Quarante-Sous... Evreux : dédale de petites rues, cour normande aux fenêtres chaudement garnies de géraniums rouges, grande salle aux boiserie foncées, aux toiles fleuries de l'Hôtel du Grand Cerf. Par les baies ouvertes, l'air des pâturages qui vont bientôt jaloner leur voyage at-tise encore leur appétit. Quelle saveur à ce merveilleux Châteaubriand, comme ce Beaujolais vous met le cœur en joie !... Charme du premier déjeuner de voyage...

Ce soir Caen les accueillera. Demain le Mont Saint-Michel, dont l'ascension sera coupée d'une indispensable station chez un des innombrables membres de la famille Poulard ! Omelette crémeuse et cidre bouché, escalier monumental, voûtes majestueuses, dentelle de pierre..., lointain îlot de Tombelaine, mer invisible et pourtant sournoisement présente...

La Bretagne a bien des attraits, et si sa réputation tient plus à ses paysages et à ses richesses architecturales, Fougères et Vitry possèdent cependant de coquets et bons restaurants. A Rennes, la capitale, nul comme *Métayer*, ne sait cuisiner une entrecôte ou quelque savoureux gigot. Sa cave est bonne et il semble avoir, au pays Nantais, de bonnes adresses pour son Muscadet. Mais on ne peut passer partout et la voiture a beau être rapide, ses passagers curieux d'horizons nouveaux et de bonne chère, c'est vers Nantes qu'il faut traverser la Loire, laissant l'Anjou, doux jardin de France où l'on savoure au bord du fleuve le brochet au beurre blanc, la fricassée de poulet et les crémets d'Angers, en buvant le Quart de Chaume ou les Coteaux du Layon.

A Nantes, il faut aller chez *Menguy*, rue Contrescarpe.

Luçon et son *Restaurant du Croissant* consolent des horizons un peu monotones de la Vendée. Ici le Muscadet triomphe avec une timbale de fruits de mer.

En traversant la Charente, harmonieusement parée de pâturages et de vignes, voici Ruffec et ses pâtés truffés, ses fromages de chèvre onctueux, qu'à *La Toque Blanche* on sert avec le vin blanc du pays, celui d'où sortira l'essence dorée, ce cognac au parfum subtil de fleur de vigne.

Enfin voilà le Bordelais, le coin peut-être le plus charmant de la France, vrai pays de cocagne, où le charme du paysage ajoute encore aux plaisirs de la table. Libourne... Saint-Emilion, Pomerol, dominant la Dordogne... Mais nous y reviendrons...

A Bordeaux, où faut-il, avec le salmis de palombes boire le Château Ausone 1929, avec le dindonneau truffé, le Château Beychevelle 1924 ? Au Chapon Fin, chez Pierre, chez Biscouby ? Décidons-nous pour le Mignon de bœuf et le Haut-Brion au Château Trompette.

VERSAILLES

par R. DUBOIS



Éval de Sèvres, couloir sinueux entre les bois, fleuri de pavillons aux couleurs tendres, sillonné d'autobus et de trains électriques, unit Versailles à la Seine, et à Paris. Les jours de fête, une foule immense, drainée par les appels de la S. N. C. F. et les faveurs des billets

« Bon Dimanche », se déverse noire ou multicolore aux gares Rive Gauche, Rive Droite ou Chantiers, au terminus de l'autobus du Louvre. La fourmière en mouvement se canalise par les larges avenues pour se répandre aux points d'attractions : la Cour du Château, le Parc et les Trianons. De ce Versailles officiel et bruyant nous voulons tout ignorer. Le dimanche, le Versaillais reste chez lui, dans sa rue sans promeneurs, fenêtres closes, derrière ses tentures lourdes où s'étouffent les gammes en la mineur. Parfois la visite d'un cousin de province le contraint à la Galerie des Batailles, le confond avec la foule qui remonte du Grand Canal vers les Bassins de Latone, plus dense que celle du Boulevard Montmartre.

C'est un Versailles inconnu que découvre le Parisien, débarqué quelques minutes avant le dîner qui l'attend rue d'Angivilliers ou rue des Bourdonnais. Un Versail-

les Versailles, ville de rentiers comme Saint-Germain ou Fontainebleau, mais à la grande échelle. Le journal local ne vit que par la Tribune des lecteurs, remplie de récriminations fielleuses contre l'Administration des chemins de fer ou la Compagnie des tramways (on inverse chaque année leurs terminus), courrier contradictoire où se trouvent côte à côte les protestations contre les embellissements qui dénaturent la ville et l'incurie municipale qui compromet son beau renom.

Trois classes fermées et jalouses végètent et s'entre-dévoient. L'aristocrate parisien habite un hôtel à la Muette et passe une courte partie de ses vacances dans ses châteaux du Poitou ou du Perche ; le hobereau Versaillais, plus modeste, possède une gentilhommière et loue dans les quartiers de Glatigny ou de Clagny, un pied-à-terre qu'il sous-louera aux premiers beaux jours pour compenser le loyer de l'hiver. La bourgeoisie s'est groupée autour de deux églises : la Cathédrale Saint-Louis et la Paroisse Notre-Dame ; elle occupe les quadrilatères formés autour des axes de la rue Royale et de la rue d'Anjou, du Boulevard du Roi et de celui de la Reine. Dédaignée par les aristocrates du Plateau parce que parvenue et sans titres, elle suppose sa lignée royale en rappelant un Parc-aux-Cerfs singulièrement prolifique. Nobliaux et bourgeois s'accordent cependant dans un mépris commun pour la plèbe des commerçants, qui s'étend de la rue de la Paroisse à la rue de Satory ; classe avertie contre les mauvais payeurs et les usagers de la prescription, et

Le Versailles de notre enfance est au bassin de Neptune et à la petite Provence, parc pour nous solitaire, où l'inquiétude maternelle nous protégeait à la fois des compagnons de notre âge aux maladies contagieuses, et de l'ombre fraîche des Marmousets. Nous nous souvenons surtout des gardiens aux moustaches sévères, qui nous écartaient des bordures de buis et des chaises repliées, que nous trainions derrière le dos pour inscrire des rails parallèles, semblables à ceux du tramway bleu.

Les premières libertés de nos douze ans nous faisaient découvrir avec un camarade, les cachettes des jardins du Roi et le hameau de Marie-Antoinette.



Le bassin du Printemps

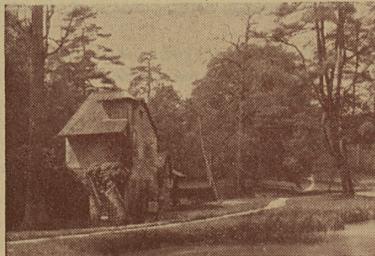
Notre adolescence rêvait d'horizons plus larges : les bois mystérieux de Fausses Reposes ou des Gonards, la grande forêt de Marly, la campagne qui s'ouvre en éventail au delà du Grand Canal vers Renne-moulin ou Saint-Nom-la-Bretèche, jusqu'aux vallées parallèles de la Meauldre et de la Vaucoeurs.

C'est pourtant vers le cadre de notre petite enfance que nous ramenait hier l'émotion de nos plus lointains souvenirs. Nous retrouvions aux premiers jours de l'automne, la chaude terrasse de l'Orangerie entre les deux escaliers aux cent marches. Les trains couraient au fond de la pièce d'eau des Suisses, derrière une statue exilée du Grand Roi. La saucisse de Saint-Cyr émergeait au-dessus des bois de la Ménagerie. Les avions vrombissaient au ciel et nous rentrions par un détour aux Bosquets de la Reine, nos pas traînant dans les feuilles rousses et les marrons, qui enchantèrent notre premier âge.



Un Versailles inconnu même des Versaillais : La Petite Place

les surgit de la plus reculée de nos provinces, plus éloigné que Blois, Châteauroux ou Moulins, à cent lieues de la Gare Saint-Lazare ou de l'Etoile. Les pavés ronds, les cochers à houppelande, les quinquets des becs de gaz : le cadre habituel de 70.000 Versaillais.



A Trianon. — Le moulin de la Reine

qu'un légitime esprit de défense fait participer à la hargne générale. La porte de la boutique franchie, l'acheteur attend sous l'œil indifférent de la marchande qui prend le thé avec des voisins dans un coin de la boutique. Au murmure du visiteur répond un "qu'est-ce que c'est ?", agressif et frondeur. Quel que soit le prix demandé, la réaction du client sera toujours la même : "Comme c'est cher ! les prix sont tellement plus avantageux à Paris". — Qu'attendez-vous pour y aller ? — le client achètera peut-être par routine ou paresse. D'autres attendent le grand voyage hebdomadaire ou mensuel, ceux-là même qui ne connaissent de Paris que les seuls magasins du Bon Marché.

POUR UN RENOUVEAU DU TOURISME FRANÇAIS

PROVENCE ALPESTRE

(Suite de la page 5)

par Pierre JAYLES

On resterait des semaines dans ce séjour enchanteur, en poussant jusqu'à Arcachon, chez Foulon pour manger des huîtres; descendant à travers les Graves et les Sauternes, la Garonne jusqu'à Langon pour déguster chez Oliver, l'aloise brochée, ou la crème de volaille aux champignons avec du Château Rieussac ou du Château Suduirant.

Mais les fraîches rives de la Dordogne que surplombent sur tout son cours des frondaisons semées de vieux châteaux, regorgent de bons coins, et il est, en remontant la Vézère, un petit temple du bien manger qui vaut le voyage.

Non loin des Eyzies, à l'ouest de Sarlat, le petit village de Saint-Léon-sur-Vézère, se chauffe au pied d'un coteau doré par le soleil, où les cigales à midi chantent à pleins poumons. La Vézère sinueuse saute de caillou en caillou sous les grands arbres, et là, près d'un vieux pont, un tout petit bistro sans enseigne cache ses trésors. Il faut le chercher pour le découvrir sous sa glycine, monter l'escalier et pénétrer tout de go dans une cuisine aux senteurs merveilleuses.

Une demi-heure à rêver au bord de la rivière, et Delsaut vous prépare l'omelette aux truffes, le poulet crapaudine, le foie gras du Périgord et des crêpes flambées à l'Armagnac. Avec cela, du vin de Bergerac, blanc, rosé, rouge, toutes les bouteilles sur la table.

Une abeille, de temps en temps, vient réclamer sa part, tandis que le chien de la maison paresseusement étalé dans l'ombre de la tourelle, remue la queue, en quelque rêve béat.

Avant d'aborder la Causse et de pousser jusqu'aux gorges du Tarn, le déjeuner de Soucyrac s'impose. La forêt corrézienne étend jusque là son ombre propice aux chevreuils, aux sangliers, aux lièvres, à tout ce gibier qu'on sait si bien accommoder dans le pays. Le vin de Cahors, chaud, parfumé et sec arrose les civets, tandis que le Montbazillac chante au palais avec les pâtés de perdreaux ou de lapin.

On ent trouve d'identiques merveilles à Souillac chez Couderc, à Saint-Céré à l'Hôtel de Paris, à Canacalle chez Madame Hébrard, à Sarlat et aussi à Brive-la-Gaillarde en ce charmant hôtel de la Truffe Noire.

La Causse à l'aride beauté, crevé de gouffres mystérieux, le Rouergue jaune et rouge dominé par l'orgueilleuse cathédrale de Rodez, nourrissent les brebis dont bientôt, à Roquefort ou à Millau, avec maint autre plat délicieux, les voyageurs trouveront les succulents fromages.

Des gorges profondes du Tarn, après un déjeuner à la Malène, en face du pont, qu'est-ce que de franchir les Cévennes, couvertes de châtaigniers séculaires où l'ombre des camisards flotte encore dans le brouillard du soir; puis d'aller vers la Camargue et les remparts d'Aigues-Mortes, évocation mélancolique des âges révolus. On y gagne de traverser l'Hérault, terre promise du pinard, mais aussi terroir des Malvoisies, des Muscats et des Raucios de Clermont-l'Hérault, d'Adisson ou de Lunel.

Et puis, au Grau du Roi, une bonne bouillabaisse avec le vin blanc des Corbières, frais et ensoleillé.

Une journée encore pour traverser Arles et la Crau, rêver un peu sous les platanes d'Aix-en-Provence, se pencher sur l'eau limpide de ses fontaines et se réveiller, à l'ombre des pins des Maures, devant l'immensité bleue, au Lavandou, à Cavalaire ou au Canadel. Qu'il sera gai ce déjeuner sous les stores oranges avec des œufs brouillés aux tomates, de fins rougets de Méditerranée et ce petit vin du Var, si léger, mais tout plein de lumière.

Il faut cependant prendre le chemin du retour — Avignon — Dans le charme du soir d'été le roadster vire dans la cour aristocratique de l'Europe. Ce cadre de maison cosue, repose des caravansérails modernes. Et c'est dans une vraie « salle à manger » qu'un Hermitage ou un Châteauneuf-du-Pape bien charpenté arrosera les tomates provençales ou l'agneau grillé au discret parfum alliacé.

On pourrait remonter le Rhône, à droite par Montélimar, Valence et Tain-l'Hermitage, ou à gauche au pied des contreforts de l'Ardeche et de leurs orgueilleux castels, repaires des écumeurs du fleuve, par Privas, Saint-Péray, Coudrieu. Partout on trouverait bon gîte et bonne table, mais il faudrait des jours pour épuiser les richesses culinaires de la région Lyonnaise, depuis la Pyramide de Vienne jusqu'à ces étonnantes tables de l'Ain où l'abondance et la qualité vont de pair, à Nantua, à Belley, à Bourg-en-Bresse, à Priay. Puis la route nous amènerait en Bourgogne, à Mâcon chez Burtin, à Beaune chez Chevillot, à Dijon chez Racouchot — Ce sera pour une autre fois — Puisque nos compagnons ont évité l'Alpe aux cols vertigineux, suivons les dans les canons de l'Ardeche où l'on pénètre après avoir traversé le luxuriant vignoble de Tavel.

Baraters, à Lamastre est le relai classique, mais Largentièrre accrochée au flanc de la montagne, comme une chèvre au-dessus d'un ruisseau, avec ses ruelles tortueuses, ses ponts en dos d'âne, ses fenêtres fleuries mérite qu'on s'y arrête. Au fond d'un cul de sac où le soleil de midi tombe tout droit, où deux voitures ne peuvent se croiser, l'Hôtel de la Poste est tenu par un Bourguignon. La salle est banale comme celle de tant d'hôtels de province et le règlement sur les débits de boissons y voisine avec la photographie du dernier Président de la République. Mais la fri-cassée de pigeons, le coq au vin de Juliéna, la matelote d'anguille, que savourent à la table voisine, le Procureur et le Directeur de la Caisse d'Epargne, font oublier le cadre et laissent d'im-périssables souvenirs.

A l'échelle de nos valeurs nationales, le Tourisme occupe une place de choix. Position bien naturelle! Notre France n'est-elle pas un des plus beaux pays du monde? N'offre-t-elle pas aux yeux éblouis du voyageur une infinité de visages, dont la découverte est une source d'enchantelements sans cesse renouvelés: rudesse captivante des côtes bretonnes, paix riante du jardin normand, prestigieuse féerie des Alpes étincelantes, infinie douceur des campagnes savoyardes, éblouissements des paysages méditerranéens, puissance massive des Pyrénées altières, mystère profond des Causses désertiques; harmonieuse diversité, créatrice de l'unité touristique de la France.

La Nature, qui dispense avec générosité toute la gamme de ses joies — les plus pures, les plus totales, les plus certaines — s'est plu à combler notre pays.

Singulier paradoxe: ce sont souvent des étrangers qui, les premiers, participent à ces joies.

Nos compatriotes, dans leur grande majorité, les ignorent longtemps; ignorance, désaffection même des choses de la nature qui portent la marque d'un tempérament casanier, trop ennemi du nouveau, de l'inconnu. Il faut attendre la période d'entre-deux-guerres pour assister chez nous au jaillissement du Tourisme sous l'action de l'essor rapide d'une industrie automobile audacieuse. L'amélioration de notre système routier (à porter à l'actif de nos pouvoirs publics) suit bientôt. De nombreuses et belles routes vont relier désormais les localités les plus apparemment déshéritées aux centres plus importants et, parallèlement, associations touristiques, groupements hôteliers, individualités vont rivaliser d'ardeur.

De tous côtés surgissent de nouvelles stations, de nouveaux services; des villages, des régions entières renaissent à la vie, et petit à petit le grand public, las des jouissances artificielles d'une civilisation en déroute et des servitudes de la vie moderne, revient d'instinct à l'amour de la nature. Nos montagnes, nos plaines, nos rivages se peuplent, pendant des mois, d'un monde de touristes de toutes catégories et chacun trouve des charmes divers au mode choisi selon ses goûts ou ses possibilités: tourisme automobile, cyclo-tourisme, alpinisme, marche, camping, etc., etc.

Puis c'est l'envol de nos stations hivernales. Le Grand Silence Blanc, qui jusque là traduisait l'agonie de nos montagnes, se rompt aux accents d'une jeunesse ardente, avide d'air et de lumière, chaque année plus nombreuse et plus enthousiaste.

Les Français ont enfin découvert la France! le Tourisme est né!

Mais que d'efforts au cours de cette marche à la joie de la Nature, que d'audace, que de sacrifices anonymes! Il faut pour les pionniers, lutter, seuls, sans appuis, sans encouragements, sans directives. Trop absorbés par des luttes stériles, nos gouvernants ignorent les énormes ressources du Pays. Une fois de plus, dans le domaine touristique, les discours remplacent les actes et l'on ne crée une Maison de France que pour permettre à des politiciens tarés et à des affairistes marrons d'ajouter un scandale à une liste déjà longue.

Aussi, en dépit des résultats obtenus, le Tourisme Français livré à l'individualisme de l'effort, reflète cette carence. Pas de politique d'ensemble, pas de liaison entre les groupements intéressés, propagande intérieure et extérieure inexistantes.

Travail nécessaire, travail de demain, simple par ailleurs à concevoir et à réaliser puisque

Majestueuses et amples ondulations du Velay — Le Puy — La Chaise-Dieu, austère retraite forcée du Cardinal de Rohan — agreste et verdoyante vallée de la Dore.

A Ambert, en face de la gare, la patronne vous apporte le gigot tout entier, sur son plat de terre brune et dans les carafes, miroite un petit vin du Rhône, qu'on voudrait trouver plus souvent en ces pays sans vignobles.

Après Thiers, petite cité forte, d'où le regard embrasse un lointain horizon de montagnes bleutées, les monts du Forez s'abaissent insensiblement vers la vallée de l'Allier. Le paysage reprend cette douce et charmante banalité qui font pourtant tout l'agrément de ce qui, en France, n'est pas spécifiquement beau.

Ici et là, des coteaux couverts de pourpres, c'est le vignoble de Saint-Pourçain-sur-Sioule. En passant à Nevers, buvons à l'Hôtel de France quelque délicieux Pouilly, car la cave est bonne et la chèbre parfaite. Auxerre nous laisse le choix entre l'Hôtel de l'Épée et, à deux pas, l'Hôtel de l'Étoile, à Chablis. Ce serait un lieu commun que de parler de ses écrivains, de son poulet à la crème, de ses champignons et surtout de sa sé-

l'initiative privée, travail surtout de coordination et d'organisation professionnelle.

En gros: Extension et hiérarchisation des Syndicats d'Initiative, dont certains peuvent et doivent servir d'exemple.

Contrôle et soutien de ces S. I. (Obligatoirement affiliés) par des Fédérations régionales, aux pouvoirs étendus.

Création d'une Direction Centrale du Tourisme à compétence générale gérée par des Délégués des Fédérations Régionales sous un contrôle d'Etat échappant aux aléas de la politique.

Les moyens modernes de propagande auront là un beau champ d'action, car il conviendra d'atteindre les foules.

La presse mise non plus à la remorque des bas instincts de la masse mais au service des grandes causes nationales offrira régulièrement au public des pages et publications de vulgarisation, consacrées à nos régions touristiques dont la photographie artistique rendra les aspects variés.

A la presse s'ajoutera le film documentaire, dont il est faux de prétendre qu'il ne séduit pas les masses. Et il suffira de rendre sa présentation obligatoire à chaque spectacle dans un but éducatif pour susciter l'émulation et l'intérêt des producteurs qui trouveront dans l'infini de nos ressources impériales d'innombrables sujets.

Simple esquisse d'une œuvre à compléter à l'extérieur, selon les mêmes principes, par la création de Maisons de France groupant l'ensemble des organismes de propagande française à l'étranger, soutenues pécuniairement par les puissantes parties prenantes: Etat, Compagnies de Navigation, Chemins de Fer Français, Groupements Hôteliers, Groupements Commerciaux, etc...

Ces Maisons de France ne se contenteront pas de présenter la France touristique seule, par un ensemble de mesures telles que diffusion des guides illustrés des régions françaises, organisation de conférences, production de films documentaires; elles matérialiseront la propagande en faveur de nos industries d'exportation: production vinicole, mode, articles de qualité, etc... elles diffuseront enfin l'idée française sous ses formes diverses: littérature, beaux-arts, théâtre, etc...

Dans ce domaine, nous arriverons certes en retard, mais il nous appartiendra, par l'intelligence et le sens pratique de nos efforts, de rattraper le temps perdu et de répondre efficacement à l'appel des nombreux éléments étrangers attirés par le rayonnement éternel de notre Pays.

Voyons clair, voyons droit et sachons profiter, sans faux amour-propre, des leçons de l'étranger!

Le sens de cette vaste entreprise mérite d'être compris de tous, le facteur tourisme intéressant au plus haut point la plupart des activités de notre vie économique.

Œuvre noble qui s'intégrera tout naturellement dans le Programme de Redressement National de notre vénéré Maréchal!

Œuvre foncièrement française, puisque le Tourisme tire sa force vive de la nature même de la Terre de France, de laquelle naissent les grandes vertus nationales, un moment submergées par un matérialisme apatride.

Distribuons largement les beautés naturelles de notre pays! A leurs sources, les étrangers reconnaîtront le vrai visage de la France et les fils de son sol retrouveront le sens des conceptions réalistes, qui aideront à édifier le monde de demain.

lection de Chablis. Et voici par Joigny, Sens et Fontainebleau, nos voyageurs de retour à Paris.

Douceur paresseuse du retour — Charme du chez soi retrouvé — Le couvert est mis, sobre et moderne — Carrés de toile claire sous les assiettes de fine porcelaine blanche — Verrerie légère et unie où le vin n'aura pas de secret.

Où peut-on être mieux...

Et pourtant d'ici quelques jours, au gré d'un après-midi tard terminé, d'une rencontre inopinée, peut-être simplement d'un caprice, ils chercheront le coin de Paris où le gourmet éclairé satisfait son éclectisme, voir celui dont l'attrait procède autant de l'assistance élégante que de l'excellence de la cuisine et de la cave: Jamet sous les platanes du Boulevard Arago ou Le Doyen dans les jardins des Champs-Élysées; Souty, rue Barbet-de-Jouy ou la Belle Aurore; Chez Pierre l'Aubergiste, avenue d'Italie ou le Vert-Galant, place Dauphine; chez Pierre Place Gaillon ou chez Jean, rue Rennequin; la Coquille, rue du Débarcadère ou Sébillon, avenue de Neuilly, chez Maxim's, chez Prunier, chez Bosc ou à la Cigogne?...

E. de MOUCHERON.

heureuse vers le Dauphiné austère. C'est, surtout, une lumière. Une lumière qui n'est qu'à elle, écatante et pourtant sensible, plus subtile que celle de la côte, plus complexement mouvante que celle de la Vallée du Rhône, une lumière où l'ambiance expirante des grands glaciers proches — mais non pas présents — fait passer, au cœur des beaux jours, des frissons veloutés, qui ne sont pas des nuages...

Là-bas, en Provence rhodanienne, à la même heure, sur la Garrigue argentée qui s'incline, un ciel dur et profond, sans une vibration polychrome, un ciel à la Cézanne s'étend, imperturbable — et son vertige est fait de son immuabilité même.... Et là-bas, vers la Côte d'Azur, au sud des falaises fauves de la Chèvre d'Or, du Haut Montet et du Cheiron, sur le Plan-de-Grasse et Mougins, sur la plaine du Var et les somptuosités néo-exotiques du Cap Martin et de la « Petite Afrique », d'un autre ciel tombe une autre lumière, plus mobile, aussi allégrement infaillible, qui bleuit la rive et dore la campagne où elle vibre et danse à ras de terre, parmi la poussière rouge, jaune et mauve des champs de jasmins et des jardins en fleurs. Certes elle est bien belle, mais celle de là-haut, qui ne l'est pas moins, connaît des modulations à la fois plus humaines et plus mystérieuses. Si vous voulez la connaître, et vous en enchanter, il vous faut pour un temps abandonner l'auto, trop rapide avalouse de provinces, bonne tout juste à vous conduire à pied d'œuvre, ne pas trop compter même sur vélos ou tandems, qui lient aux routes, ces ignorantes. Il vous faut revenir à ces « voyages à pied » que préconisait Jean-Jacques. Sac au dos et canne à la main, vous pourrez quitter les beaux pays trop connus et vous enfoncer pas à pas dans un terroir plein de merveilleux mystères. Vous connaîtrez la magie des âpres pentes brûlées où les cystes, les myrtes, les épineuses « ginestes », le thym, l'aspic et la lavande, poussant par touffes sur le sol fauve lui donnent cet aspect de « peau de panthère » qui rappelle si étrangement celui des monts de Syrie et du Taurus. Ici comme là, vous pourrez, d'aventure, connaître le mirage. Ici comme là, au bord d'une roche à pic, un village perché hors d'atteinte, une tour de guet, un château fort en ruines, évoqueront pour vous tout un passé de guerre et d'embuscade. Plus loin, en pleine montagne, une poche sur laquelle ont roulé les terres des sommets avoisinants vous révélera soudain quelques hectares de blé, la fraîcheur de deux micocouliers et d'un pré verdoyant devant un mas solitaire dont la grange touche le rocher. Un changement de versant, et ce seront des touffes de chêne-vert, une forêt de hêtres, un nouveau paysage entr'aperçu, avec des cyprès contre des bastidettes, des vignes tordues, mères d'un vin rare et parfumé, et ces oliviers des hauteurs, dont le fruit a un goût de violette.

Au soir d'une éblouissante journée de découvertes et d'émerveillement — une de ces journées, vous savez, dont on garde au seuil du sommeil mieux que le souvenir, la persistance: une fraîcheur enchantée dans le cœur, et, sous les paupières closes, des paillettes d'ors dansant... Je vous souhaite, dans un tronc et sage village de là-haut, aux bondissantes ruelles pavées de cailloux pointus et parfumées d'épices, aux hautes et étroites façades pressées contre l'adret rocheux d'où elles dégringolent jusqu'au bord du torrent qui « coule à sec » sous un pont en dos d'âne, de trouver du premier coup la bonne auberge, d'accueil modeste et de chère savoureuse dont le tourisme, encore discret ici, n'a pas eu le temps de tuer la race. Vous y ferez d'autres découvertes; celles des chefs-d'œuvre qui peuvent mijoter au fond des poêlons de terre jaune dont la panse luit dans l'ombre de la vieille cuisine: « tian » de haricots, aubergines à la bohémienne, courgettes à la mœlle, cèpes et oronges des forêts de Lure, perdreaux rouges rôtis aux sarments, poitrine de chevreau farcie, lièvres « de capelan », drains gorgés de genièvre, et ces géniales « brouillades » qu'embaument les petites truffes rousseuses du Haut-Var dont Brillat-Savarin a écrit dans sa « Physiologie du Goût » qu'elles étaient supérieures en parfum à celles du Périgord même. Tout cela, et jusqu'au fromage de chèvre confit dans la sarriette qu'on nomme pebro d'aso, tout cela passe très bien, je vous assure, à condition de l'arroser en suffisance d'un de ces vins rosés qui n'ont pas de nom, mais dont le bouquet, certaines années, ne le cède en rien à celui du Tavel.

Après pareil repas dégusté en pareil cadre, il n'est fatigue qui ne s'envole, et vous vous sentirez, je le gage, d'attaque pour entreprendre dès le lendemain, la visite de ce dantesque grand canon du Verdon, réplique unique en Europe des grands canons du Colorado, dont la traversée n'a été menée à bien que voici quelques années, après de nombreuses tentatives vaines, et dont maintes anfractuosités inconnues, maintes cavernes inexplorées, refuge possible d'une faune résiduelle, gardent encore l'attrait d'un mystère total.

A moins que vous ne rêviez de monter tout de suite au Ventoux, « Pasteur des Monts » que hante toujours l'ombre de Calendal, ou de gagner, en sens opposé, Allos et son beau lac immobile, turquoise à l'aube, sombre saphir quand vient la nuit, et qu'au-dessus de lui l'ombre des « Grandes Tours » semble étrangement monter dans le ciel...

Mais c'est pitié, en vérité, que de vouloir ne serait-ce qu'énumérer toutes ces choses - et mille autres - en cent pauvres lignes captives. Sac au dos, vous dis-je! alors vous comprendrez... Sac au dos, dès qu'en viendra l'heure, que j'espère proche. Voici le beau pays rêvé, pour reprendre la démarche longue et le souffle profond des hommes libres; voici le beau pays pour guérir des torpentes humiliées et des adipeuses résignations, le beau pays pour se nettoyer les yeux de cette ironie: un horizon de montagnes contemplé en transparence à travers un quadrillage de fil de fer galvanisé....

Maurice MORIN

UNE ILLUSTRE FAMILLE D'ARTISTES FRANÇAIS LES COUPERIN

par P. de la MOTTE ROUGE

Couperin : un grand nom de l'histoire de la musique, un nom qui est toute une époque : c'est l'apogée du règne de Louis XIV, l'époque de l'Europe "française". La France est parvenue à un haut degré de richesse spirituelle. Elle a le goût de ce qui est ordonné et grand. L'Europe a les yeux fixés sur Versailles qui devient le symbole de la civilisation ; tout ce qui vient de France est admiré ou imité, nos arts, notre musique, notre goût, se répandent et imprègnent l'étranger. La *Suite française* jouit d'une vogue quasi universelle. L'*Ouverture française*, une des premières et plus importantes formes symphoniques, est l'ouverture-type que copieront pendant près d'un siècle tous les artistes de l'Europe (son rythme est la notation, dit-on, de la démarche solennelle du Grand Roi s'avançant au milieu de ses courtisans). Dans ses tournées de concert en Allemagne, Marchand fait applaudir notre musique et sera jugé digne de rencontrer en une joute amicale J. S. Bach, lequel plus tard ne dédaignera pas de s'inspirer des œuvres de nos meilleurs organistes. Les clavecinistes allemands vont même jusqu'à donner à leurs œuvres des titres, d'une éloquence curieusement prolige, qui promettent à leur clientèle, de la musique où il y aura quelque chose de français : la grâce, la galanterie.

De cette profonde influence sur l'Europe, l'Italie, il faut le reconnaître, peut revendiquer une part, surtout dans le domaine de l'Opéra, qu'elle a créé, et celui du chant où elle est toujours reine. Mais elle ne peut mettre comme nous, au service de l'art, cette puissance, le prestige politique.

En France, le Roi, personnellement, par ses goûts et par ceux qu'il crée autour de lui, contribue à donner une place brillante à la musique. Ballets, pastorales, sonates de violon, pièces de clavecin, ouvertures, tout est destiné aux plaisirs des grands et aux fêtes royales. Pour cette musique de cour ou de salon, pour le théâtre ou la musique de chambre, l'instrument essentiel est le clavecin. Cet art tantôt de divertissement, tantôt de décoration et de parade que sera la musique de clavecin du XVIIe siècle, cet art mondain, n'est certes pas toute la musique française, mais il en est une partie importante ; illustration de cette vie de société aimable et facile, il est pour nous le reflet d'un moment de notre histoire qui est un sommet.

Aux yeux des musiciens, un nom le personnifie : celui des Couperin. Cette brillante dynastie d'artistes, organistes et clavecinistes, est originaire de Chaumes, dans la Brie ; elle a produit d'abord trois frères, tous trois organistes à Saint-Gervais de Paris : Louis, François, sieur de Crouilly, et Charles, puis le fils de ce dernier, dont nous nous occuperons principalement, François Couperin dit le Grand (1668-1733) organiste et le maître le plus illustre de clavecin en France.

Louis Couperin, qui ne vécut que 35 ans, sut manifester en sa très courte carrière un art à la fois fort divers et d'une grande force expressive. Il fit de fréquents emprunts aux luthistes français et, parmi les Italiens, imita surtout ceux qui s'étaient francisés. Dans son œuvre il faut surtout distinguer ses *Préludes* qui dénotent une abondante fantaisie créatrice : improvisation non dénuée de grandeur et dont l'écriture s'apparente à celle de l'orgue.

François Couperin, le frère, fut très estimé comme professeur. Quant au troisième, Charles, il dut principalement sa réputation à son talent d'organiste. Lorsqu'il mourut, son fils n'avait qu'un an, mais il reçut des leçons de son oncle François. Bientôt organiste à Saint-Gervais, puis organiste du Roi, maître de clavecin de plusieurs princes, il aurait été comme virtuose le seul claveciniste en renom au commencement du XVIIIe siècle, si Marchand ne lui avait disputé la gloire d'être jugé l'unique. Il lui cédait peut-être dans l'exécution, et certainement dans l'art de parvenir, mais il l'emportait par ce qui tient au cœur. Tandis que Marchand ne songe qu'à évincer ses concurrents en les diffamant, Couperin ne prend soin que d'être bon. Il avait une simplicité noble, une droiture qui le rendait incapable de toute manœuvre. Jamais l'ambition ou l'intérêt ne l'occupèrent un moment. Il aimait son art pour lui-même.

Essayons maintenant de nous représenter le caractère de la musique de clavecin en général, de là l'originalité de Couperin nous apparaîtra mieux. Le clavecin, encore employé aujourd'hui

pour restituer à l'art des XVIIe et XVIIIe siècles toute son atmosphère, est un instrument dont l'aspect extérieur évoque, en plus frêle, le piano. Mais son mécanisme est tout autre. Ses cordes, au lieu d'être frappées, sont pincées un peu à la façon d'une harpe ou d'une guitare. Son timbre métallique, comme fêlé, sa sonorité grêle conviennent à merveille à cette musique légère, fine, dont l'élégance apprêtée fait souvent penser à une grande dame en service de cour, avec un rien d'artificiel et de guindé. Pour parer à la sécheresse relative du clavecin, on a beaucoup employé les accords arpégés comme sur le luth, et aussi les ornements, "gentilles" comme on disait alors, (fioritures des Italiens) sortes d'accèssoires accolés aux notes de la mélodie et destinés à donner à l'auditeur l'illusion de la durée du son : d'où les trilles, broderies, mordants, d'un usage si fréquent au clavecin. L'impression d'ensemble est d'abord celle d'une grâce un peu précieuse, d'une musique fragile. Puissance et profondeur n'en sont souvent pas absentes, mais ne se découvrent qu'à l'oreille attentive et fine. Evocation plus qu'expression. Lumière tamisée. Doutes, promesses, vapeurs délicates avec des leurs passagères qui troublent. Art charmant des Fragonard...

Charme, esprit, sourire. Art de sourire. Cet art, Couperin saura le porter à sa perfection.

Plus que novateur, il est l'héritier du passé et résume en les conciliant les diverses tendances de l'heure. Avant d'y voir les effets de l'influence étrangère, on trouve dans son œuvre la somme de la musique française et s'il s'inspire passablement de l'Italie (Corelli surtout) il s'applique volontairement à unir les deux styles, français et italien, qui se fondent heureusement dans son art. On connaît surtout de lui quatre volumes de pièces pour clavecin. Ces pièces sont de brèves compositions où les croquis descriptifs ou d'animaux voisinent avec les danses... ou des peintures de caractère, des allusions au théâtre. Il y dispose à son gré du style le plus vif (*l'Étincelante*) ou le plus réservé (*les Grâces Naturelles*). Couperin use souvent des dissonances, comme le peintre, des ombres, à son tableau. Il travaille beaucoup, se plaît à multiplier les esquisses où se raniment ses impressions. A l'inverse de Rameau, il lui en coûte moins de recommencer une pièce que de la remanier. Il a beaucoup plus écrit que ce dernier. Chacun de ses quatre volumes contient 27 Suites, elles-mêmes comprenant un grand nombre de courtes pièces. Certaines ont été publiées à part : les *Folies Françaises*, les *Calotins*, les *Fastes de la Grande Ménestrandise*, où il tourne en ridicule la corporation des ménestriers qui voulait soumettre le claveciniste à son autorité, les *Petits Moulins à vent*, le *Réveil-matin*. Quand il ne décrit pas des actions ou des scènes de la vie courante, il est le musicien galant par excellence avec les *Gondoles de Délos*, les *Pélerines* (de Cythère), les *Fauvettes plainives*, le *Dodo* ou l'*Amour au Berceau*, les *Lis naissants*, le *Rosignol en Amour*, l'*Ame en peine*, les *Papillons*, les *Abelles*, les *Sylvains*... Souvent l'objet de sa peinture est un caractère, féminin de préférence, et c'est ainsi qu'il nous laisse une galerie de tableaux délicieux, aux titres évocateurs : la douce et piquante, l'enchantresse, l'engagée, l'évaporée, la distraite, l'ingénue, l'attendrisante, la laborieuse, la prude, la lutine. La *Babet*, la *Mimi*, la voluptueuse, l'angélique...

Subtil portraitiste, Couperin fut, d'une manière générale, un peintre non moins exact et pénétrant de toute son époque, qu'il nous restitue à travers son art fin, spirituel, achevé. Sa renommée, qui fut de suite considérable, a subi depuis bien des variations : éclipses fatales, nées de fluctuations du goût à travers les générations. Aujourd'hui se dessine un retour net en faveur de Couperin. Sa musique d'orgue, totalement inconnue il y a encore quelques années, est à peu près exhumée. Sa musique de chambre est remise au jour. Et le public également reprend goût à cet art du XVIIIe. Grâce aux soins et aux efforts de Sociétés de musique ancienne, telle *Ars-Rediviva* que dirige Claude Crussard avec tant de science et de foi, bien des compositions ignorées ou incomplètes sont mises au point et reprennent vie.

Brahms, a propos de l'influence de Couperin, a pu écrire : "... Scarlatti, Händel et Bach sont au nombre de ses élèves". Eloge sans prix dont nous devons nous souvenir afin de donner sa juste place à l'une des gloires les plus souriantes de notre patrimoine artistique.

LES TENDANCES ACTUELLES de la BIOLOGIE FRANÇAISE

par Etienne WOLFF

Dès la fin du XVIIIe siècle et au cours du XIXe siècle, deux tendances s'affirment parmi les naturalistes qui se consacrent à l'étude de la vie. L'un, traditionaliste, poursuit l'étude morphologique et systématique des êtres vivants, le classement et la description des phénomènes. L'autre, inaugure la méthode expérimentale, essaie d'arracher ses secrets à la nature en modifiant le cours normal des phénomènes. Des Français de génie s'inscrivent en tête de ces deux mouvements. Je n'évoquerai que quelques uns des plus grands noms. Lamarck, Etienne Geoffroy Saint-Hilaire sont les précurseurs incontestés de la doctrine évolutionniste, qui donne aux recherches morphologiques une grande unité et une vigueur nouvelle. Claude Bernard et Pasteur sont les chefs de file de la biologie et de la médecine expérimentale. Il n'est pas une discipline de ces sciences qui ne leur doive sa méthode ou son objet.

Depuis 1900, ces deux tendances continuent à se manifester ; elles répondent à deux dispositions différentes rarement associées dans un même esprit. On doit à la vérité de dire que les zoologistes français ont souvent préféré les recherches de morphologie et d'anatomie comparée, sous l'impulsion de maîtres éminents comme Giard, dont l'enseignement a exercé une influence profonde sur les générations du début du siècle. Ces travaux ont donné des bases solides à la théorie évolutionniste, et montré les faiblesses de constructions qu'avaient édifiées hâtivement des disciples trop empressés de Darwin ou de Lamarck.

Dans les sciences expérimentales, l'œuvre des grands initiateurs est continuée pieusement par des savants qui sont leurs fils ou leurs petits-fils spirituels. En physiologie, la tradition de Claude Bernard est transmise par ses disciples Paul Bert et Dastre, qui à leur tour, ont formé des maîtres éminents comme Terroine, Mayer, Schaeffer, Lapicque. L'œuvre de Pasteur est continuée par Roux, Martin, Calmette, Charles Nicolle. L'Institut Pasteur et les laboratoires de bactériologie du monde entier sont des pépinières de jeunes biologistes, qui sont les disciples au deuxième degré du Maître.

Dès les premières années du XXe siècle, de nouvelles branches s'isolaient du tronc commun de la biologie expérimentale, et se constituaient en sciences indépendantes : la génétique ou science de l'hérédité, l'embryologie causale, l'histo-physiologie, l'endocrinologie, etc. La zoologie elle-même se modernise et devient en partie expérimentale. Des savants français inscrivent leur nom en tête de cette œuvre. Je ne puis les citer tous. Cuénot montre le premier que les lois de Mendel s'appliquent au monde animal. Delage, Bataillon, s'illustrent par leurs recherches sur la parthénogénèse expérimentale. Ancel et Bouin démontrent l'existence et les propriétés des hormones sexuelles.

Malgré des débuts éclatants, la biologie française, il faut le reconnaître, n'a pas tenu toutes ses promesses, et n'a pas gardé la tête du mouvement dans ces sciences nouvelles. De brillantes écoles se sont fondées en Amérique, en Angleterre, en Allemagne. En France, l'effort demeure trop souvent isolé, fragmentaire. Beaucoup de naturalistes restent attachés aux anciennes méthodes de travail, ils hésitent à s'engager dans la voie expérimentale. D'autres s'y laissent entraîner, mais restent à la remorque des écoles étrangères. D'autres enfin exercent leur esprit critique à des controverses stériles et déconcertantes. Il faut faire une place à part à des maîtres comme Ancel, Bouin, Chatton, Guyénot, et d'autres qui ont résolument marché dans la voie nouvelle et formé une génération de disciples.

Quelles sont les causes de la stagnation, du retard de la Science française dans ce domaine ? La place me manque pour les étudier toutes. Les crédits insuffisants, l'équipement précaire, et, comme on l'a souvent répété, la « grande misère des laboratoires » ont certainement détourné — avant 1920 — beaucoup de Français de spécialités qui exigent de plus en plus des instruments de travail perfectionnés et coûteux. Mais les difficultés matérielles ont pu ralentir, elles n'ont jamais rebuté l'effort d'un chercheur enthousiaste. Il faut plutôt incriminer une certaine disposition d'esprit, très répandue chez nos compatriotes. Beaucoup de savants français sont individualistes à outrance. Ils répugnent à l'effort collectif, au travail d'équipe. Ils n'ont pas su recruter ou retenir des collaborateurs, ils n'ont pas eu l'esprit de suite, la continuité dans l'effort

qui permet d'exploiter systématiquement une découverte comme on exploite une victoire. Ceux qui ont formé des élèves les ont vus s'éloigner d'eux avant que la collaboration ait donné son plein rendement. C'est que la science ne paie pas, et beaucoup de jeunes l'abandonnent pour se faire une place dans l'enseignement ou dans la médecine.

Il se pose donc un problème d'organisation et de recrutement. Il faut que les jeunes chercheurs s'imposent une discipline de travail, qu'ils participent à une œuvre commune sous la direction de maîtres éprouvés, au lieu de disperser leurs efforts. La spécialisation des sciences, la complication des instruments de travail exigent d'eux cette discipline librement consentie. Il ne peut être question de la leur imposer. On ne force pas plus l'esprit de découverte qu'on ne force l'inspiration littéraire ou artistique. Il faut d'autre part que les pouvoirs publics assurent aux jeunes savants une condition matérielle convenable : qu'il y ait, dans des laboratoires bien outillés, des postes de chercheurs. Un espoir était né quelques années avant la guerre ; la Caisse de la Recherche scientifique devait pourvoir à cette double tâche : donner des moyens de vivre et de travailler, coordonner les efforts. Mais c'était un organisme encore embryonnaire et qui cherchait sa voie. Du reste, depuis une quinzaine d'années, une génération ardente au travail s'engageait dans les voies nouvelles et cherchait à rendre à la France une place de premier plan dans les différents domaines de la biologie. Soudain qu'elle trouve après la guerre le climat propice à son épanouissement.

Henri Poincaré

L'Université française vènera en Henri Poincaré l'un de ses membres qui réalisa parfaitement cet idéal, si noble et si « primaire » (n'en déplaise à certains), de vie vouée à la recherche, animée par la foi en la Science.

Henri Poincaré fut le plus puissant de ces mathématiciens français dont l'équipe prodigieuse étouffa le monde scientifique aux environs de 1900 : Emile Picard, le maître de notre génération et de celle qui nous forma, Lebesgue, Baire, Appell, Painlevé, Villat, Cartan, Borel, Goursat, Hadamard. D'eux tous Henri Poincaré disparut le premier, dès 1912, âgé seulement de 58 ans ; ne le connaître qu'à travers son œuvre est pour moi un véritable deuil.

Cette œuvre est aussi étonnamment variée que le sont les mathématiques contemporaines : elle en anime presque toutes les branches ; elle en débord même, pour atteindre la physique mathématique et la philosophie des sciences (on connaît « La Science et l'Hypothèse » et « La Valeur de la Science »). Elle est le fruit d'un labeur acharné : Henri Poincaré n'avait pas la chance de formuler l'hypothèse juste de prime abord ; mais son intelligence et sa persévérance lui faisaient toujours découvrir les faits essentiels. Il ne les a pas toujours atteints par la voie la plus aisée, trop rude ouvrier pour avoir d'excessifs soucis d'élégance. Il ne réussit pas à résoudre tous les problèmes qu'il posa ; mais ceux qu'il abandonna restent, aujourd'hui même, souvent sans réponse.

Son génie eut sa rançon : il souffrait de ce que chacune de ses découvertes ne pouvait être pleinement comprise et appréciée, dans le monde entier, que par quatre ou cinq spécialistes du sujet ; sa pensée, toujours au-delà des idées de son temps, vivait dans un isolement presque absolu.

Par la suite, chacun de ses travaux a été éclairé, complété, poursuivi par quelque école française, allemande, hollandaise, américaine... Son œuvre s'est ainsi tellement développée que dès maintenant aucun homme ne pourrait l'approfondir tout entière. Et les idées de Henri Poincaré continueront à vivre, à travers les vicissitudes de l'humanité, de la même vie que les idées attribuées à Euclide, que les idées de Pythagore, de Descartes, de Leibnitz, de Cauchy.

Un étranger me dit un jour : « La France ne peut pas rester égale à elle-même ; vous ne pouvez espérer avoir de sitôt un nouvel Henri Poincaré ! » C'est pourtant un tel espoir qui, à la fin de la dernière guerre, conduisait quotidiennement Henri Lebesgue au Val-de-Grâce, pour y faire des lectures scientifiques à deux « gueules cassées » : Gaston Julia et Antoine. De tels espoirs contribuent à rendre passionnante notre tâche de former la jeunesse française.

Jean LERAY.

QUELQUES PLACES DE PARIS

VALEURS CHRÉTIENNES DE LA FRANCE

(Suite de la page 1)



PARMI les beautés et les singularités qui font le charme des promenades dans Paris, les places sont un élément particulièrement significatif parce qu'elles ont, après des fortunes diverses, conservé mieux que d'autres points de la ville, la trace visible de l'histoire du goût et de l'architecture. Comme il est difficile de donner une définition passe-partout de ce qu'à Paris on appelle "place", la solution facile est de nous en tenir aux noms inscrits sur les plaques bleues.

Parmi les places de la ville, ce sont celles des XVII^e et XVIII^e siècles, les plus beaux pour l'art urbain, qui donnent à Paris son véritable caractère.

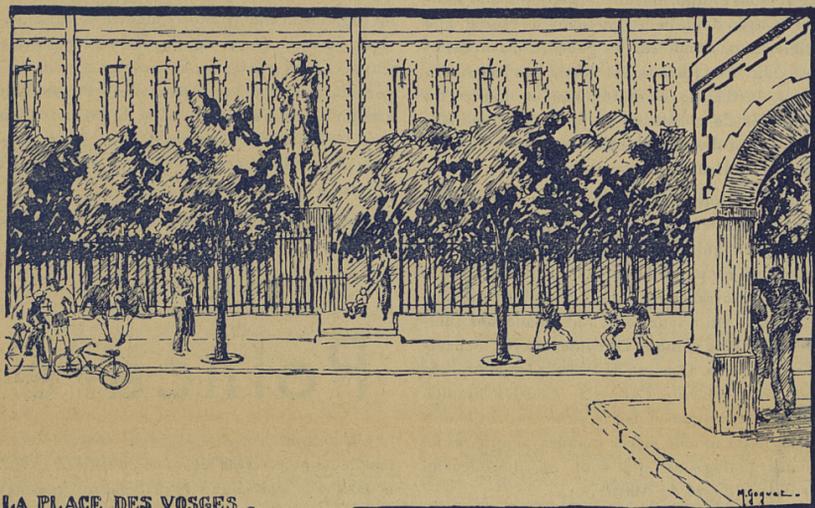
Rien ne subsiste du forum que les Romains avaient construit près de l'actuelle rue Soufflot, et elle n'intéresse plus que les archéologues. Au contraire, la ville a conservé quelques traces visibles de ses places du Moyen-Age. La place Baudoyer ou la place Maubert, par exemple, bien que transformées par les siècles, gardaient encore naguère un peu de leur caractère primitif. Ce sont des espaces libres, sans forme bien déterminée, accessibles par plusieurs rues et entourés de maisons qu'au-

personne ne monte et qui est bien lourd et bien attristant.

L'autre place due à Henri IV, est l'ancienne place Royale, actuellement des Vosges. Elle occupe l'emplacement de l'ancien Palais royal des Tournelles, que le roi avait abandonné pour celui du Louvre. Le Roi décida d'y bâtir une place. Le terrain permettait de lui donner l'aspect que les nouveaux traités d'architecture préconisaient : on la fit carrée et on l'entoura d'un portique voûté. L'architecte était Claude Météjean à qui le roi fit construire un côté de la place. Les trois autres côtés furent construits par les acquéreurs sur le même modèle. Les façades, en brique et pierre, étaient à peu près uniformes : seuls les pavillons du Roi et de la Reine, sont plus hauts, mais la silhouette des hautes toitures, distinctes pour chaque hôtel, réduisant le nombre des répétitions, donnent un rythme à l'ensemble. L'espace central était destiné aux tournois, carrousels et autres jeux équestres ; il était entouré d'une haute grille et sablé. Le succès de la place fut grand. Les hôtels se vendirent vite et une vie riche et brillante a animé cette place pendant près d'un siècle.

cés derrière ayant toute liberté pour y bâtir à leur guise. A la mort de Mansard les travaux furent continués par Boffrand. La place était, comme à présent, un vaste carré à pans coupés, mais la rue qui la traversait, beaucoup plus courte, n'y entretenait presque pas de circulation. La statue équestre du Roi, par Girardon, complétait l'ensemble. La place fut achevée vers 1720.

Le XVIII^e siècle est la grande époque de l'urbanisme monumental en France; depuis le début du règne de Louis XV, on embellissait les villes, en y ouvrant des avenues, en plantant des parcs publics et surtout en y bâtissant des places royales. Paris suivit la mode et, après la paix d'Aix-la-Chapelle, la Ville décida de construire une place dédiée au Roi. Un concours fut ouvert entre les architectes en renom. On leur laissait le choix du terrain; il s'agissait uniquement de créer un cadre digne de la statue du roi. Un certain nombre de projets a été publié en 1763 dans le beau livre de l'architecte Patte sur les monuments élevés à la gloire de Louis XV. Tous les concurrents voulaient tirer parti du projet pour dégager quelque vieux quartier de Paris. Trouvant que l'opération aurait entraîné à des dépenses excessives, le roi donna lui-même un terrain : la nouvelle esplanade qui séparait le Jardin des Tuileries des Champs-Élysées. Un deuxième concours fut ouvert entre les lauréats du premier et, aucun des projets n'ayant paru pleinement satisfaisant, Louis XV chargea son propre architecte Jacques Ange Gabriel, de composer le plan définitif en se servant des idées présentées. C'est la réalisation de ce projet qui est arrivée jusqu'à nous, à travers bien des vicissitudes. L'originalité indiscutable de la place est de n'être bâtie que sur le seul côté Nord, d'être ouverte vers la Seine à l'opposé, et bordée de parcs sur ses longs côtés. Des fossés gazonnés qui l'entouraient au delà des balustrades qui subsistent encore, délimitaient parfaitement la place. Les socles, aujourd'hui surmontés des statues des villes, donnaient à cette place un accent et une vigueur qui n'ont encore rien perdu de leur rigueur. Au centre, la statue équestre de Louis XV, par Bouchardon, donnait son unité et sa signification à la nouvelle place. La rue Royale fut ouverte et bâtie sur les dessins de Gabriel et Coutant d'Ivry commença la Madeleine.



LA PLACE DES VOSGES.

cune ordonnance d'architecture n'apparaît entre elles. Ces places étaient meublées de quelques éléments particuliers au temps : une croix, un gibet, un pilori. Certaines églises étaient précédées d'un parvis. Celui de Notre-Dame était un espace très resserré entre la cathédrale, l'Hôtel-Dieu et des maisons. Une rue s'ouvrait sur le côté opposé à la cathédrale, et celle-ci devait s'y présenter mieux qu'au bout du désert que nous connaissons. La place de Grève que nous appelons « de l'Hôtel de Ville » était un vaste terrain au bas duquel on tirait les bateaux. Elle était encombrée de dépôts de toutes sortes et par une « justice » qui subsista jusqu'à la fin de l'ancien régime.

Les décors que la Renaissance créa dans Paris ont presque tous disparu. Les temps étaient d'ailleurs troublés et ce n'est qu'au début du XVII^e siècle qu'Henri IV entreprit de transformer la ville et de lui donner ses premières places. La première en date est la place Dauphine, construite sur l'emplacement de l'ancien jardin du Palais qui séparait le Parlement du Pont-Neuf qu'on venait d'achever. Le Roi avait cédé les terrains au président de Harlay, à charge pour celui-ci d'y bâtir une place d'ordonnance. La place fut triangulaire comme le terrain l'exigeait. Des maisons en brique et pierre qui la bordaient, restent seules celles du terre-plein du pont. A cette époque, la place était presque fermée du côté de la rue de Harlay par une série de maisons et elle n'était pas plantée d'arbres, car elle n'avait pas à cacher la laideur et le disparate des façades. Après la mort du Roi, la Reine acheta en Italie un cheval de bronze, fit faire par un sculpteur français l'effigie de Henri IV et l'installa sur le terre-plein du Pont-Neuf. Ce monument a été détruit par la Révolution et remplacé par Louis XVIII par une bien faible reproduction. Les esclaves de bronze qui contournaient le socle de l'ancienne statue ont été en-châssés dans les façades des pavillons d'angles des Invalides, du côté de l'Esplanade. Vers le milieu du XIX^e siècle, on démolit le côté de la place qui bordait la rue de Harlay, pour dégager les abords du grand perron du Palais de Justice, que presque

La statue de Louis XIII eut à peu près la même histoire que celle de Henri IV : le cheval venait d'Italie, mais l'effigie était l'œuvre d'un français. Quatre esclaves enchaînés contournaient le socle. Situé au centre de la place, le monument était visible depuis les extrémités des rues aboutissant aux pavillons du Roi et de la Reine. Détruite sous la Révolution, la statue fut remplacée sous la Restauration par celle que nous connaissons. En même temps commençaient les embellissements : quatre fontaines furent placées aux angles de la place. Le Second Empire fit planter des arbres pour cacher la statue et entourer d'une affreuse grille le noyau de la place. Malgré ces mésaventures, la place des Vosges a conservé le souvenir visible de la noblesse d'un passé lointain.

Les places que Louis XIV devait léguer à Paris datent du temps où il avait abandonné la ville pour Versailles. La première, la Place des Victoires était le cadeau somptueux et flatteur du Maréchal Duc de la Feuillade. En 1685, le quartier était encore peu bâti. La Feuillade intéressa la Ville de Paris à l'affaire et chargea J. Hardouin-Mansard de son exécution. C'est une place circulaire, d'ordonnance très sobre : rez-de-chaussée et arcades, pilastres montant sur deux étages. Au centre se trouvait le monument représentant le Roi, en manteau de sacre, couronné par une victoire ailée. Des figures allégoriques ornaient le socle et quatre candélabres décoraient la place ainsi transformée en une sorte de Temple en plein air, auquel conduisaient les rues rayonnantes. Le Louis XIV de la place des Victoires disparut lui aussi sous la Révolution et fut remplacé plus tard par la statue équestre qui s'y trouve toujours.

A peu près à la même époque, Louvois soumettait au roi le projet de créer une place sur les terrains de l'Hôtel de Vendôme qu'on venait d'acheter. Hardouin-Mansard devait en être l'architecte. Les malheurs des dernières guerres du règne de Louis XIV vinrent arrêter les travaux qui furent repris par la Ville, avec quelques modifications : on ne devait construire que les façades. Les acheteurs des terrains pla-

Le spectacle du renouveau n'efface pas les tendances autonomes ou hostiles : les idées et les mœurs non chrétiennes.

L'anticléricalisme reste un élément profond du tempérament français. Il est dans la plus vieille tradition de notre peuple. Bourgeois de nos fabliaux, légistes du Roi, gallicans du Grand Siècle redoutent les "entreprises" traduisez les "empiètements" du clergé. La Révolution et la persécution religieuse, l'alliance du trône et de l'autel sous la Restauration, le ralliement rapide des catholiques au Second Empire, le rôle du clergé aux élections de 1877 donnent à l'anticléricalisme contemporain son appétit.

Ce n'est qu'après de longues luttes que le spirituel et le temporel ont trouvé chacun leur domaine et, sur cette conquête, qui est sienne et qu'il a souvent payé de son sang le Français est chatouilleux. Mais l'anticléricalisme français ne révèle pas seulement une méfiance légitime; il a quelquefois servi de paravent à la lutte anti-religieuse et souvent il reflète notre individualisme et notre égoïsme. Le Français refuse d'accepter le risque de la foi. Il prend ses craintes pour des réalités et ses petites lâchetés personnelles pour de la sagesse politique.

Ce sens étroit de la mesure explique le conformisme de nombreux catholiques. Du message chrétien ils n'ont pas accepté toutes les exigences. Les Encycliques sociales n'ont pénétré que lentement et souvent l'interprétation la plus conservatrice a prévalu. Léon XIII dans *Rerum Novarum* justifie la propriété et demande en conséquence qu'on en facilite l'accès au plus grand nombre possible. La justification a été retenue et on s'est moins préoccupé de la conséquence logique.

Le fait le plus grave est que le catholicisme en France, par suite des circonstances historiques, paraît être devenu le bien d'une partie de la nation. Pourtant, l'Eglise n'est ni bourgeoise, ni ouvrière, ni paysanne mais au-dessus de toutes les classes, comme au-dessus de toutes les nations, universelle. Il reste que vécu par une partie de la nation, le catholicisme, jugé sur la pratique, a subi aux yeux des incroyants une réduction de prestige. Il a pu paraître la propriété de la bourgeoisie ou des "partis de droite". C'est une ombre dans le tableau de la France chrétienne mais qui, dans le renouveau contemporain s'estompe.

Quelle doit être la part de l'idéal chrétien dans la reconstruction de notre pays ? Le destin de notre patrie et, en premier lieu notre destin personnel sont en cause. Le Catholicisme est capable de rendre aux valeurs chères aux Français leur authenticité et leur plénitude. Nombreuses sont les idées originellement chrétiennes qui, retirées de leur contexte, se sont perverties. Le catholicisme accueille ces vérités prodigieuses. Le sens de la communauté s'épanouit dans le "Corps Mystique". L'autorité devient une exigence du "bien commun" pour lequel elle peut imposer des sacrifices à l'individu. La recherche des libertés aboutit à la défense de la "personne humaine". Et la dignité de l'homme est portée par les deux colonnes chrétiennes de la Création et de Rédemption.

Dans la décomposition de notre pays le christianisme demeure parmi les éléments de restauration. Dans la mystique et dans le personnel de la France nouvelle, le Maréchal Pétain lui fait une large place. Il a appelé J. Chevalier, Garric, Lamirand et tant d'autres qui continuent les héros à qui notre jeunesse a rendu un culte passionné. Crierait-on au cléricalisme ? Les catholiques ne se sont pas jetés sur le pouvoir. Une discipline stricte écartait les membres des Jeunesses Catholiques de l'action politique. Mais dans la crise ils possédaient des cadres, une jeunesse non compromise. Ils acceptent la place offerte parce qu'elle contient désormais plus de responsabilités que de profits.

Les Jeunes Catholiques n'ont pas un passé de partisans. Ils veulent une France chrétienne, une cité accueillante à tous où la vertu sera plus aisément possible que dans la dure société où nous vivons. Ils savent que l'œuvre est vivante si elle fait sien tout ce qui est valable dans le patrimoine français. Le catholicisme est assez vaste pour accueillir toutes les richesses de l'âme française si les catholiques ont la hardiesse de l'esprit, l'ouverture du cœur et une sereine fidélité aux exigences de leur foi.

Dans toutes les richesses du monde qui sont leurs, ils relèveront d'abord les richesses de leur patrie blessée.

R. F. GASCON

et ses façades uniformes a encore des prétentions monumentales, la place de l'Opéra, cadre raté pour le nouveau théâtre, sont encore des plans d'architecture, mais la place Malesherbes n'est qu'un vaste carrefour planté, la place des Ternes, un bouquet d'arbres entre des maisons. Sur un plan de Paris, ces places paraissent avoir une forme, mais dans l'espace, elles n'ont plus de caractère. Trop de végétation et trop de statues et une franche décadence de l'architecture ont creusé un fossé entre l'idéal urbain du XVIII^e siècle et celui du XIX^e.

Le Paris qui se fait de nos jours est en général la simple réalisation des projets inachevés du baron Haussmann. Il ne faut donc pas y chercher la marque d'un goût nouveau. Peut-être tentera-t-on un jour de rétablir les vieilles places de Paris dans leur forme primitive, la ville y gagnerait en beauté et le plaisir du promeneur en variété et en profondeur, et qui sait si sous l'influence de tels exemples la grande tradition ne se renouera pas.